

SOMMAIRE

- Nos membres de toutes générations témoignent de leur confinement
- Des Tétreau aux États-Unis
- Mystère à Sainte-Sabine

DANS CE NUMÉRO

Le mot du président	2
Dossier spécial — Témoigner de l'épidémie de COVID-19	3
25 ans de souvenirs	22
Avis de décès	24
Roland Tétreault nous a quitté	25
Décès de Georges-Aimé Tétreault, un artiste dans l'âme	26
Ce que l'ADLT m'a apporté – et m'apporte encore	27
Jérémie Tétreault et Alfréda Jeannotte	30
Les Tétrault au Montana	34
Tragédie familiale chez les Tétrault de Sainte-Sabine en 1891	41

Les Tétreau disent...

VOL 22, N° 2

OCTOBRE 2020

1995 – 2020
DÉJÀ 25 ANS!



En 2015, nous avons souligné en grand notre 20^e anniversaire. Nous en avons profité pour rendre hommage à nos fondateurs ainsi qu'à certaines personnes qui ont grandement contribué à la base de données de l'Association, notamment, Gene Tatro, venu du Vermont pour l'occasion.



André Tétreault

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président

André Tétreault (013)

52, route 104
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J2X 1H1
450 347-3156
atetro55@gmail.com

Vice-présidente

Josée Tétreault (061)

1862, boul. René-Gaultier,
app. 5
Varenes, QC J3X 1N7
450 985-1319
joseetetreault@hotmail.com

Secrétaire

Murielle Tétreault (113)

335, Penn Road
Beaconsfield, QC H9W 1B5
oglmj@hotmail.fr

Trésorier

Pierre Tétreault (322)

3310, rue Pacific
Saint-Hubert, QC J3Z 0E5
450 445-1863
pifabt@gmail.com

Administrateur

Robert Tétreault (325)

202, avenue Belmont
Pointe-Claire, QC H9R 5M8
514 695-9125
bobtetreault49@gmail.com

Le mot du président

Chers membres,

L'année 2020 aurait dû en être une de réjouissance pour les membres de notre association. En effet, il y a 25 ans, l'Association des descendants de Louis Tetreault était fondée et, il y a 400 ans, le 29 juillet 1620, Mathurin Tetreault et Marie Bernard, parents de notre ancêtre Louis Tetreault, s'épousaient à Tessonnière, dans le Poitou.

Nous avions prévu de souligner ces deux anniversaires lors de notre rencontre automnale. Malheureusement, étant donné les circonstances actuelles, nous avons convenu de ne pas tenir de rencontre pour le moment. En effet, il serait difficile de se réunir, tout en respectant les mesures de distanciation. Nous tenons beaucoup à vous et nous ne voulons surtout pas vous mettre à risque.

Par contre, nous étudions présentement la possibilité de tenir notre assemblée générale annuelle à l'automne de façon virtuelle. Nous vous ferons savoir ce qu'il en est dès qu'une décision sera prise à ce sujet.

Pour souligner le 25^e anniversaire de notre association, nous avons convenu de vous présenter un bulletin en couleur avec une nouvelle mise en page. J'en profite pour remercier Geneviève Tétrault, qui a pris du temps pendant ses vacances estivales pour revoir la mise en page. Nous étudions présentement la possibilité de toujours publier un bulletin en couleur.

Sans aucun doute, l'année 2020 restera longtemps gravée dans notre mémoire. Qui aurait pu prévoir qu'une pandémie allait nous contraindre à nous isoler les uns des autres pendant des mois! Alors que certains d'entre nous ont assez bien vécu le confinement, pour d'autres, il en a été tout autrement. Certains de nos membres ont perdu des êtres chers à cause de la pandémie. Je profite de l'occasion pour leur offrir, aux noms des membres du conseil d'administration, mes plus sincères condoléances.

D'ailleurs, dans ce numéro, nous vous présentons un dossier spécial sur la façon dont nos différents membres ont vécu la crise pandémique et la période de confinement.

Nous espérons avoir la chance de vous revoir bientôt. D'ici là, portez-vous bien!

Bienvenue à nos nouveaux membres!

Gerald Myers de Renton dans l'État de Washington

Nancy Teodori de Pierrefonds au Québec

Annette Parks de Seattle dans l'État de Washington

DOSSIER SPÉCIAL

Témoigner de l'épidémie de COVID-19

Depuis mars 2020, nous vivons des moments historiques. Dans les prochaines pages, nous vous proposons des témoignages de nos membres de tous âges.

Anne-Charlotte Éthier, 7 ans,
petite-fille de Danielle Côté





**Maeva Karivelil,
12 ans, fille de
Stéphanie Tétreault**

**« J'ai regardé
d'un air suppliant
ma mère, qui m'a
fait un signe
approbateur pour
me dire que j'irais
à l'école. »**

Une fin de primaire exceptionnelle

Je m'appelle Maeva et j'ai 12 ans. Laissez-moi vous raconter comment j'ai vécu le confinement ici, au Québec, plus précisément à Jonquière.

Au tout début du confinement, je m'inquiétais, car j'étais en 6^e année du primaire et j'avais peur de manquer de connaissances pour mon entrée au secondaire. J'ai rapidement été rassurée, car on m'a fait comprendre que les enseignants seraient très compréhensifs. De plus, le ministère de l'Éducation nous a envoyé des trousseaux pédagogiques par courriel chaque semaine. Bon, je dois avouer que je ne les ai pas utilisées si souvent. J'ai préféré utiliser des cahiers d'exercices et j'ai également écouté l'émission *L'école à la maison* à Télé-Québec, en compagnie de mon petit frère de 9 ans. Cette émission est très éducative et intéressante pour les enfants.

Avec ma classe, on a commencé à faire des rencontres sur l'application Zoom. J'ai fait la même chose avec mon groupe de danse, plusieurs fois par semaine. Ça m'a fait du bien de bouger ensemble avec ma troupe, même si nous étions séparées. Personnellement, je préfère la vraie façon d'enseigner cet art, mais, heureusement, la COVID-19 ne m'a pas empêchée de pratiquer ma passion, mon moyen de me défouler.

À la fin du printemps, ma professeure de danse a fait un long montage vidéo dans le-

quel chaque groupe faisait un petit bout de chorégraphie. C'était magnifique! De plus, le vidéo a été diffusé le jour où notre spectacle aurait eu lieu. Pour moi, c'est toujours un moment très important dans l'année et j'étais bien triste de ne pas pouvoir monter sur scène cette fois-ci.

Vers la mi-mai, j'ai appris que je pouvais retourner à l'école. J'ai regardé d'un air suppliant ma mère, qui m'a fait un signe approbateur pour me dire que j'irais à l'école. C'était une si bonne nouvelle! J'étais joyeuse à l'idée de revoir mes amies et mon enseignante.

Puisqu'on était trop d'élèves à mon école primaire, les élèves de 6^e année ont été transférés à l'école secondaire de Kénogami (ma future école). C'était très cool, car nous étions seulement 30 élèves à avoir une grande école secondaire juste à nous! Nous devions nous rendre chaque matin dans la cour de notre école primaire pour prendre l'autobus scolaire. Sur des bancs, il y avait des rubans pour nous indiquer quels sièges nous devions prendre ou pas. Nous devions nous laver les mains en rentrant dans l'école et dans la classe, et c'était la même chose en sortant. Au total, avec l'arrivée, les récrés, le dîner et la fin des classes, ça faisait 16 fois par jour!

Nos pupitres étaient placés à deux mètres de distance.

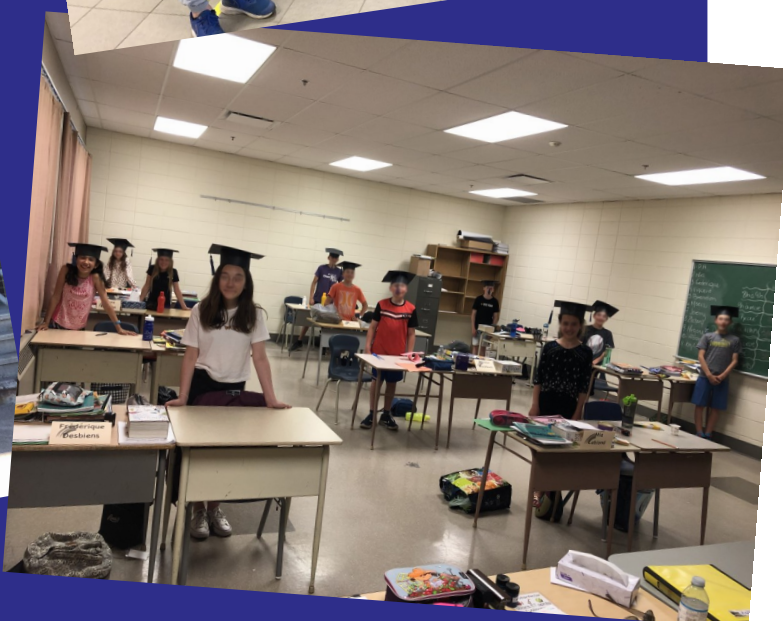
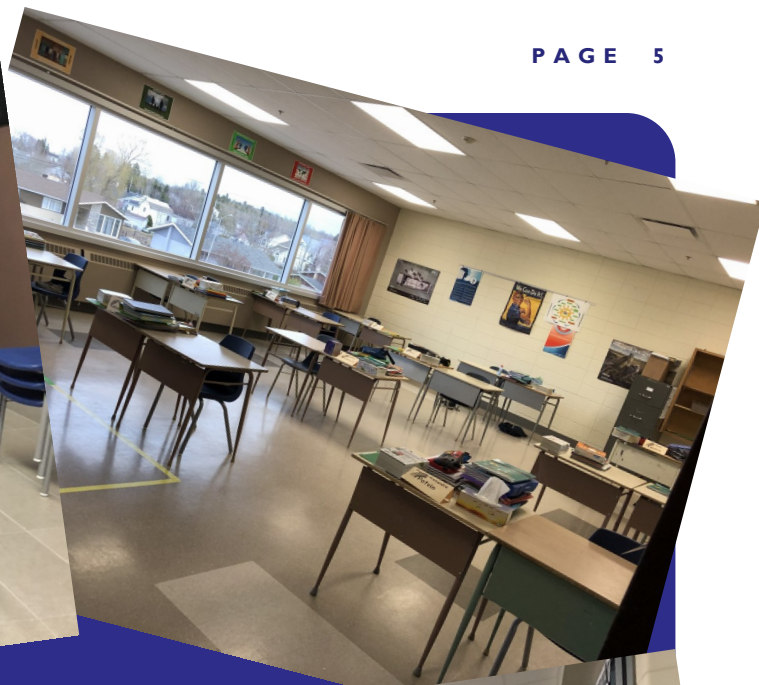
Nous étions trois groupes de 12 élèves maximum par local (au lieu de deux groupes). J'ai beaucoup aimé ce ratio prof/élèves. J'étais moins timide de parler devant la classe.

Bref, j'étais contente d'être de retour à l'école, même si je n'ai pas pu faire mes adieux à mon école primaire et que nous n'avons pas eu de sortie de fin d'année ni de cérémonie de finissants.

Ce que j'ai le plus apprécié du confinement, c'est de ne plus avoir d'examen à étudier puisqu'ils ont tous été annulés. Étant donné que mes parents travaillaient à la maison et que plus personne n'avait de cours du soir, de rendez-vous ou de réunion, nous passions toutes nos soirées en famille. J'ai été initiée au jeu de société Monopoly, dont les parties peuvent durer des heures! Mais maintenant plus personne ne veut y jouer, car c'est toujours mon père qui gagne! J'ai pu découvrir une autre passion : la cuisine. (Surtout pour les desserts...)

Par contre, il y avait aussi des inconvénients, comme de ne plus pouvoir voir nos proches et nos amis. Puisque nous étions toujours ensemble à la maison, il pouvait y avoir des tensions au sein de la famille.

Finalement, mon confinement ne s'est pas si mal passé et ma fin de primaire a été vraiment unique!





Stéphanie Tétreault

« Et voilà que, désormais, ils retombaient en congé... pour une durée indéterminée. »

Le confinement pour une travailleuse autonome à domicile au Saguenay

Le 13 mars 2020 restera gravé dans la mémoire de tous les Québécois : ce fut le vendredi 13 où notre gouvernement a annoncé la « fermeture du Québec » pour plusieurs semaines.

Le lendemain, chez moi, nous fêtons l'anniversaire de ma fille, avec quatre amies qui venaient dormir à la maison. Le dimanche, eh bien, notre vie avait dramatiquement changé.

Mes enfants (6^e année et 3^e année) étaient retournés à l'école pendant 3 jours après la semaine de relâche. Et voilà que, désormais, ils retombaient en congé... pour une durée indéterminée. Ainsi, comme toutes les familles du Québec, nous avons dû nous adapter à une nouvelle situation à domicile pour le travail avec les enfants.

D'abord, de mon côté, cela n'a rien changé à mon environnement de travail : je suis travailleuse autonome depuis plus de 15 ans... à domicile. Alors, travailler de chez moi, disons que ça fait partie de mon quotidien.

J'ai longtemps entendu des gens m'envier de travailler à la maison : rester en pyjama toute la journée, flâner le matin, faire une promenade en après-midi quand il fait beau... Pas vraiment. Les

gens qui ont dû travailler de la maison ont appris assez rapidement que, si on doit faire 30 h semaine, eh bien, il faut fournir le travail. Avec ou sans enfants. Heureusement, plusieurs employeurs ont permis à leurs employés (particulièrement ceux qui ont des enfants en bas âge) de faire moins d'heures par jour puisque le travail et la surveillance d'un bambin qui a de l'énergie à revendre sont plutôt incompatibles.

De mon côté, mon conjoint, qui travaille pour une société d'État, s'est rapidement installé à la maison, et ce, jusqu'à la fin août. L'adaptation que j'ai personnellement eue à vivre, c'est de travailler à la maison avec tous les membres de la famille présents. Mon conjoint travaille un étage exactement au-dessus de moi. Le plus grand désagrément que j'ai dû « subir » est assez inusité : j'ai découvert que le poste qu'occupe mon conjoint exige beaucoup d'appels téléphoniques par jour et mon conjoint rit vraiment fort... et tout le temps! J'ai donc dû apprendre à me concentrer sur mon travail (tâche très intellectuelle qui demande une concentration constante) en faisant abstraction de ses rires incessants!

Par chance, nos enfants sont assez âgés pour s'occuper

seuls. Ma fille avait suivi le cours Gardiens avertis l'an dernier, donc elle s'est occupée de son petit frère. Je trouve que la période de confinement leur a permis de déployer leur autonomie. Ils ont pu expérimenter dans la cuisine sans supervision, et nous étions toujours pas très loin si jamais il y avait un problème. Y a pas à dire, mon conjoint et moi avons eu d'excellentes collations de pause-café : muffins, cupcakes, biscuits et même un gâteau à deux étages! (Pas pour rien que je me suis greyée d'un vélo neuf : je ne rentre plus dans mes shorts!)

Ce que j'ai aimé le plus du confinement, c'est d'avoir toutes nos soirées (la semaine et la fin de semaine) en famille. Plus de cours parascolaires, de yoga, d'horaires surchargés! Quelle joie de pouvoir simplement passer du temps ensemble tous les quatre sans planifier, manger rapidement, etc. Le coronavirus a fait ralentir le temps et nous en avons bien profité. Avoir le temps de faire plusieurs parties de Monopoly de 3-4 h dans la même semaine : du jamais vu!

À la mi-mai, nous avons pris la décision de renvoyer nos enfants à l'école. Puisque nous habitons au Saguenay, notre région, qui est

éloignée et accessible par seulement quelques routes, a pu fermer ses frontières grâce à des barrages routiers. Nous avons donc pu éradiquer plus rapidement le virus parmi notre population régionale. Je constate que le retour à la normale s'est fait plus rapidement chez nous que dans la région montréalaise, par exemple.

Mon fils est retourné à son école avec seulement 8 à 10 élèves par classe. Il a adoré ce ratio enseignant/élèves. Il trouvait cela moins gênant et avait plus le goût de participer. Du côté de ma fille, qui terminait son primaire, les élèves de 6^e année de son école ont dû déménager pendant ces 5 semaines dans une école secondaire. Ma fille a donc fréquenté sa future école, ce qui lui a donné un avant-goût pour sa transition en septembre. Ce fut une fin de primaire vraiment hors de l'ordinaire, pour ces 30 élèves qui avaient une polyvalente à eux seuls!

Comme mère, je dois avouer que j'ai bien apprécié l'absence d'examen et de devoirs à la maison après leur retour à l'école... Mais ce n'est que partie remise. On se reprendra en septembre!

Du côté des désavantages, évidemment, ce que j'ai trouvé le plus difficile a été de ne pas pouvoir fréquenter ma famille (qui est hors de ma région) et mes amis. J'ai été particulièrement consciente que mes parents et mes beaux-parents étaient plus à risque. Mais on a trouvé des solutions temporaires. Comme bien des familles, nous avons souligné les anniver-

saires par des séances Zoom. En mars, j'allais parfois prendre un thé dans l'entrée de mon amie pour jaser, à 2 m de distance, bien assises... dans le banc de neige.

Il est évident que les plateformes de vidéoconférence et les médias sociaux nous ont permis de briser l'isolement. Regarder les nouvelles au téléjournal pouvait constituer une source d'anxiété, mais la créativité des gens sur les médias sociaux comme Facebook a été un baume sur notre isolement. Je n'ai jamais autant ri devant tant d'humour et de créativité pour passer au travers de cette crise sanitaire sans précédent en essayant de garder le sourire.

Le confinement a été plus facile pour certains, plus difficile pour d'autres. Je pense aux personnes âgées vivant seules dans un appartement et confinées, ou aux familles nombreuses qui vivent dans un petit logement. Il y a des couples qui n'ont pas survécu à

cette période de confinement. Il y a des couples d'adolescents ou d'adultes ne vivant pas ensemble ni dans la même région qui ne pouvaient plus se voir. Et il y a des gens qui ont dû vivre le deuil d'un proche infecté sans pouvoir lui faire ses adieux.

La semaine dernière, dans le cadre de mon travail, j'ai révisé un manuscrit généalogique sur la famille de mon client. Quand je pense à nos aïeux qui ont eu de très grandes familles de 12 ou 14 enfants qui vivaient dans une seule petite maison, avec sans doute une chambre à coucher pour les parents, une pour les garçons et filles ou les aînés et benjamins, et ce, dans des conditions difficiles, je ne peux qu'admirer leur résilience et leur solidarité familiale. Eux aussi, ils ont en un sens connu les conditions de promiscuité du confinement familial...

« Pas pour rien que je me suis greyée d'un vélo neuf : je ne rentre plus dans mes shorts! »



**Pause café du bureau avec mon amie Anne-Marie.
Un bon café à 2 m de distance... sur un banc de neige!**

Chronique d'une catastrophe annoncée



Geneviève Tétrault

« Finalement, ce que nous vivons se révélera bien pire que ce que j' imagine alors... »

12 mars. Il y a une certaine fébrilité parmi les membres du personnel de mon école. Nous nous retrouvons depuis quelques jours à la suite de la semaine de relâche, durant laquelle de nombreux élèves et collègues ont voyagé. L'épidémie, qui se propage alors vers l'Europe, est sur toutes les lèvres. Je suis personnellement inquiète puisque je prends un immunosuppresseur pour contrôler la maladie de Crohn. Entre deux cours, l'information selon laquelle François Legault, premier ministre du Québec, tiendrait une conférence de presse sur l'heure du dîner circule parmi les adultes. À ce fait s'ajoute rapidement une rumeur selon laquelle les écoles fermentaient. Tant que l'annonce n'est pas officielle, les enseignants ne partagent pas la rumeur avec les élèves et le coronavirus reste un sujet de discussion comme les autres dans mes groupes de sciences humaines, où parler d'actualité est chose courante. Le sujet est lointain, de l'autre côté des océans; ça ne nous concerne pas directement. C'est du moins ce que les élèves et bon nombre d'adultes pensent. Quand je partage mon inquiétude avec des collègues, je sens bien qu'ils trouvent que j'exagère. Finalement, ce que nous vivons se révélera bien pire que ce que j' imagine alors...

12 mars, 4^e période. Je suis avec mon groupe de géographie culturelle en 5^e secondaire. Nous terminons le visionnement d'un film et nous en discutons quand notre directeur général prend le micro pour s'adresser à tous. Ça fait 16 ans que j'enseigne dans cette école. C'est plutôt rare que le directeur général interrompe ainsi les cours. Presque chaque fois qu'il l'a fait, c'était pour annoncer une mauvaise nouvelle. Mon cœur bat fort, mais je dois faire bonne figure devant les élèves. Comme m'a déjà dit une élève lors d'un autre événement difficile que nous avons eu à affronter : « Si les profs capotent, on est censés faire quoi?! » Je n'ai pas pu regarder la fameuse conférence de presse du premier ministre, mais je sais qu'il n'a pas annoncé la fermeture des écoles, pour l'instant... Notre directeur annonce donc que nous sommes attendus à l'école demain, mais que la situation évolue rapidement et qu'il faut consulter nos courriels dans la soirée.

Il reste 10 minutes à la période : impossible de faire quoi que ce soit d'autre, alors on discute de la situation. Mes grands élèves sont inquiets. Certains croient qu'il serait préférable de fermer les écoles comme d'autres pays l'ont fait; certains se demandent com-

ment on pourra finir les programmes si les écoles sont fermées; d'autres ont des parents qui sont enseignants et se demandent s'ils conserveront leur paie dans le cas où les écoles seraient fermées. Je rassure comme je peux mes grands, soudainement redevenus des petits poussins. Mon réflexe dans des cas comme celui-là est de donner une perspective historique. La seule comparaison que je crois valable à ce moment-là, c'est la crise du verglas de 1998. Les écoles ont été fermées trois ou quatre semaines selon les régions, les profs ont été payés et on a fini les programmes sans prolonger l'année scolaire durant l'été. Je comprendrai plus tard que c'était comme comparer des pommes et des oranges.

12 mars, 15 h 45. La cloche (on ne le savait pas, mais ce serait la dernière de l'année) sonne la fin de la journée. J'ai un mauvais pressentiment. Je regarde mes élèves sortir et ma classe vide avec le sentiment que je ne la reverrai pas demain. J'ai le réflexe des veilles de tempête de neige : j'apporte tous mes effets personnels importants à la maison. Durant la soirée, nous recevons le fameux courriel nous annonçant que notre école privée sera fermée demain. La plupart des autres écoles privées et des commissions scolaires prennent la même

décision. En quelques heures, nos vies basculent.

13 mars, 11 h. La décision tombe : les écoles sont fermées pour deux semaines. Je dois avouer que je suis soulagée. Plus on en apprend sur cette maladie, plus je me demande comment je pourrai me protéger dans cette boîte de Petri¹ qu'est une école. Donc, dans un premier temps, j'avoue que j'ai pensé à moi. Je vous rappelle qu'on ne devait fermer l'école que pour deux semaines... On a beaucoup reproché au ministre de l'Éducation d'avoir dit à ce moment-là que ces deux semaines seraient des vacances. Il faut toutefois penser que, quand nous sommes partis la veille, les élèves ont tout laissé dans leur casier : cahiers d'exercices, notes de cours, souliers, restes de lunch... Malgré le milieu favorisé dans lequel j'enseigne, chacun de mes élèves n'a pas accès à un ordinateur pour lui seul et certaines petites municipalités de ma région n'ont pas un accès Internet haute vitesse. Plusieurs collègues sont dans la même situation. Bref, on n'est pas prêts pour l'enseignement à distance et tous nos élèves ne sont pas dans la même situation. Continuer à enseigner et rendre le travail obligatoire risquent d'accentuer des inégalités déjà bien présentes avant la pandémie.

23 mars, 13 h. Le gouvernement annonce que la fermeture des écoles est prolongée jusqu'au 1^{er} mai. Ce jour-là, c'est toute l'économie du Québec qui est aussi mise en pause. Entre-temps, on a fermé la frontière avec les États-Unis, confiné les résidences pour personnes

âgées, interdit tous les rassemblements, nos assemblées législatives ont suspendu leurs travaux, etc. On a aussi demandé aux gens comme moi de rester à la maison. C'est sérieux, c'est grave. Je n'en mène pas large. Enseigner quand on n'est pas solide dans sa tête et dans son cœur, c'est très difficile. Je vous dis ça parce que c'est aussi à ce moment-là qu'on nous annonce qu'on peut envoyer du travail à la maison. Du travail optionnel à cause des disparités dont je vous ai parlé plus haut. Je vis seule. Je suis coupée de ma famille, de mes amis, de mon milieu professionnel. Je m'inquiète pour mes parents qui sont âgés, pour mon frère qui a été licencié et je fais l'inventaire de tout ce que j'ai comme nourriture pour voir combien de temps je peux tenir avant d'envoyer ce dernier au front pour me réapprovisionner. Je n'ai pas la tête à enseigner. Je suppose que mes élèves n'ont pas la tête à apprendre. Je ne vois pas, à ce moment-là, en quoi ça pourrait être une priorité pour quiconque d'en savoir plus sur l'Acte constitutionnel de 1791 (c'est là où j'en étais lors de ce fameux 12 mars avec mes élèves de 3^e secondaire).

C'est à la suite d'une conversation avec la directrice du 2^e cycle de mon école, qui a elle-même des ados à la maison, que j'ai compris. J'ai compris que, pour passer à travers, j'aurai autant besoin de mes élèves que ceux-ci auront besoin de moi. Nous avons tous besoin de reprendre une routine, de nous occuper l'esprit avec des tâches autres que la conférence de presse de 13 h. C'est comme ça que, petit à petit, on s'est organi-

sés. On a appelé tous les élèves de l'école pour voir comment ils allaient et s'ils avaient accès à du matériel informatique. On a commencé à tenir une réunion hebdomadaire des enseignants pour partager nos expériences, les différents outils qu'on connaissait pour faire de l'enseignement à distance. C'était informel, inégal d'un enseignant à l'autre selon la situation de chacun. C'était aussi surtout les élèves habituellement plus motivés et plus performants qui faisaient le travail que j'envoyais par courriel. Chacun faisait de son mieux dans les circonstances.

Fin avril. Le ministère de l'Éducation annonce qu'on pourra organiser la récupération du matériel laissé dans les écoles et que l'école deviendra obligatoire. Ce qui fut fait! Il a fallu un gros travail pour mettre en place un horaire de cours en ligne. Il a fallu aussi sélectionner ce que le ministre appelle les « savoirs essentiels » à transmettre dans le peu de temps qu'il reste. Il en parle comme s'il existe un document, une liste quelconque, ce qui n'est pas le cas. Il faut aussi adapter le

« Je regarde mes élèves sortir et ma classe vide avec le sentiment que je ne la reverrai pas demain. »



Première vidéo envoyée à mes élèves :
« Un jour, vous pourrez dire à vos petits-enfants que vous étiez là! »



Moi aussi j'ai fait du pain!

« Même si je n'ai pas eu le plaisir d'être vraiment avec eux, j'en ai été fière à de nombreuses occasions. »

matériel à l'enseignement en ligne et à un temps très limité. Il ne reste que six semaines à l'année scolaire et les périodes en ligne sont plus courtes que l'horaire habituel.

11 mai, 9 h 30. Je retrouve enfin mes élèves. Exactement ceux à qui j'avais dit à demain en fin de journée, le 12 mars. Je suis fébrile comme un matin de rentrée scolaire – celle du mois d'août, j'entends! Fébrile comme une débutante, malgré mes 18 ans d'expérience. Parce que j'ai peur de ne pas pouvoir tout gérer (deux écrans, le clavardage, le contenu à donner, une gestion de classe complètement différente), de manquer de temps, de me retrouver toute seule devant mon écran. À ma grande surprise, ils sont tous là! Je suis si fière!

Peu à peu, la routine s'installe. C'est devenu « le nouveau normal », comme on l'entend souvent dans les

médias. Le taux de présence aux cours reste très élevé. Les élèves n'ont pas tous travaillé et je n'ai pas récupéré tous les travaux demandés. Toutefois, dans l'ensemble et compte tenu du contexte, ils ont bien travaillé. Il faut dire que la société leur en a demandé beaucoup. Ils n'ont pas pu retrouver leurs amis à une époque de leur vie où c'est si important, ils ont gardé des enfants, ils sont devenus des travailleurs essentiels dans le commerce de détail et la restauration et ils devaient concilier tout ça avec leurs études. Le message quant au caractère obligatoire du travail scolaire a changé plusieurs fois et ils n'ont su qu'à la dernière journée de quoi serait composée leur note finale². Alors, à quoi bon faire le travail, si ça ne change pas la note à la fin de l'année? Qui peut leur en vouloir de ne pas vouloir travailler pour rien, de leur point de vue³?

Quand on me demande comment j'ai trouvé l'enseignement à distance, je réponds toujours que « je n'ai pas eu de plaisir ». Parce que, pour faire un bon travail, ça prend le contact, le lien, la présence. Pendant ces six semaines, j'ai enseigné à un écran sur lequel s'affichait l'avatar⁴ des élèves. Ils n'allumaient pas leur caméra, donc je ne les voyais pas. Je ne pouvais pas voir le point d'interrogation dans leurs yeux, ni l'étincelle qui me montre qu'ils ont compris. S'ils ont ri de mes blagues, je n'ai pas entendu leurs rires (parce que oui, j'arrive à les faire rire

en temps normal!). Je crois que nous avons fait la démonstration qu'on ne pourra jamais remplacer les enseignants par des ordinateurs. Bon point pour nous!

Même si je n'ai pas eu le plaisir d'être vraiment avec eux, j'en ai été fière à de nombreuses occasions. Certains ont sauvé leur année par leur travail acharné durant cette période. La situation m'a donné le temps de faire beaucoup plus de rétroaction personnalisée de leur travail, particulièrement au bénéfice des élèves plus faibles. Ils étaient présents. Ils se sont adaptés très rapidement au nouveau fonctionnement. Ils ont été d'une grande aide pour régler les problèmes informatiques (les miens comme ceux de leurs collègues). Ils se sont montrés empathiques envers moi, s'informant toujours de comment j'allais. Ensemble, nous avons fait de cette période pleine de défis et de contraintes un succès.

Tout ça a entre autres été possible grâce au lien que nous avons créé depuis septembre 2019. Ce lien qui se crée parce qu'on passe nos journées ensemble. Ce lien qui se crée grâce aux fous rires de groupe, à la tape dans le dos qui encourage, au temps passé à sécher les pleurs d'une peine d'amour et aux activités (activités de la rentrée, voyages et sorties scolaires, carnaval, spectacle amateur, etc.). C'est pour toutes ces raisons que c'est important qu'on retourne en classe en septembre

prochain. Parce que, pour faire progresser mes nouveaux élèves, nous devons créer ce lien sans lequel rien n'est possible.

26 juin. Premier jour des vacances, qui n'en seront pas vraiment cette année parce que, bien qu'on en parle de plus en plus au passé, la pandémie n'est pas terminée. Je n'ai pas la satisfaction habituelle d'une fin d'année. Je reste sur un sentiment d'inachevé. Toutes ces activités qui servent à clore l'année n'ont pas eu lieu. Le bal des finissants est reporté aux calendes grecques, il n'y a pas eu d'examens ni de sortie à La Ronde, mes collègues qui prenaient leur retraite après des décennies de loyaux services n'ont pas reçu l'hommage habituel. Bien entendu, je fais partie des personnes chanceuses qui ont conservé leur salaire, tout en restant en sécurité à la maison.

Dans mon entourage (famille, amis, collègues, élèves), une seule tante a eu la COVID-19 et elle s'en est remise, malgré son grand âge. Je suis tout à fait consciente de m'en sortir à

très bon compte et j'éprouve un grand sentiment de gratitude à ce sujet. J'espère simplement que nous pourrions tirer les leçons de cette crise, qu'on ne la gaspillera pas dans notre volonté bien humaine de retourner à la vie d'avant le plus vite possible. Du bon et du beau doivent ressortir de tout ça.

Pour consoler mes élèves, je leur ai dit que, quand ils auront mon âge, ils parleront de cette période à leurs enfants, comme d'autres générations ont raconté des histoires de guerre ou

l'assassinat de JFK. Chose certaine, c'est une période de ma vie que je n'oublierai jamais et qui a surclassé, de loin, la crise du verglas et les attentats du 11 septembre 2001. Vous voyez, moi aussi, j'en parle au passé. Pourtant, aucune sortie de crise n'est prévisible au moment d'écrire ces lignes.

« Chose certaine, c'est une période de ma vie que je n'oublierai jamais et qui a surclassé, de loin, la crise du verglas et les attentats du 11 septembre 2001. »



J'ai aussi eu le temps de faire des casse-têtes de 1 000 et même 1 500 morceaux!

Notes

1. Contenant dans lequel on multiplie les microbes en laboratoire pour les étudier.
2. Ça varie selon les niveaux. De 1^{re} à 3^e secondaire, ils obtiendraient *Non évalué, Réussite* ou *Non-réussite*. En 4^e et 5^e secondaire, une note en pourcentage a été attribuée pour faciliter le passage au cégep. Nombreux sont les élèves qui ont compris qu'ils ne pouvaient pas échouer leur année, qu'ils fassent le travail demandé ou pas.
3. Nous, les adultes, on sait que rester actif intellectuellement est une bonne chose. Or, qu'auriez-vous fait à leur âge?
4. Variable selon les élèves. Une photo d'eux (plutôt rare) ou d'un lieu, un rond de couleur, parfois même la photo d'un autre élève. Bref, rien pour m'aider!



Pierrette Brière

« J'étais loin d'imaginer que mon auto au garage et mes vêtements chauds dans le placard n'allaient plus en sortir que l'automne prochain. »

Confinement en campagne maskoutaine

Le 12 mars dernier, je rentrais chez moi, consciente qu'un virus menaçait de déranger nos habitudes de vie pour une « couple de semaines ». J'étais loin d'imaginer que mon auto au garage et mes vêtements chauds dans le placard n'allaient plus en sortir que l'automne prochain.

Dès le lendemain débutait une période de confinement, qui devait s'avérer beaucoup plus longue que prévu. Au cours des quatre premiers mois, je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où j'ai mis les pieds hors de mon terrain. Que ce soit pour éviter d'attraper et de transmettre le virus, par respect pour les craintes de mes concitoyens, ou par obéissance pour les règles établies, je suis restée autant que possible chez moi. Comme le dit la chanson : « Et c'est pas fini ! »

Mon conjoint Jean-Claude et moi avons eu le privilège de nous voir offrir les services des enfants pour les courses. L'épicerie hebdomadaire déposée dans le garage est désinfectée avant le rangement. Nous avons pris l'habitude de commander les médicaments par téléphone et de saluer par la fenêtre le livreur qui les dépose à notre porte. Nous n'avons pas manqué de l'essentiel et avons même bénéficié de gâteries très appréciées.

Nous nous permettons de fréquentes et parfois longues conversations téléphoniques avec nos proches, et nous entretenons notre vie sociale sous une forme différente. Nous profitons de la technologie moderne pour échanger par courriel, Facebook, Messenger ou Skype avec nos parents et amis, pour rester proches de nos enfants, pour recevoir de bonnes nouvelles de ma sœur en Italie ou pour tenir d'enrichissantes rencontres virtuelles avec mon joyeux groupe des « six amies du lundi ».

Bien que nos proches nous manquent, nous ne sommes pas seuls, comme tant de nos concitoyens qui souffrent profondément de l'isolement. Comme le disait ma bonne amie de 91 ans, fidèle interlocutrice quotidienne : « Une chance qu'on s'a ! »

Nous utilisons désormais notre téléphone pour commander des marchandises, régler certaines affaires et tenir des rendez-vous médicaux. Nous avons même pris notre courage à deux mains et osé rattraper certains retards de septuagénaires en utilisant Internet pour accéder à nos informations financières, payer des comptes et transférer quelques billets à nos jeunes avec nos vœux d'anniversaire.

Bien qu'il comporte son lot de contraintes, le confine-

ment peut procurer certains avantages. Ayant le sommeil facile mais par courtes périodes, je peux roupiller à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit puisque rien ni personne ne m'attend hors de chez moi. J'ai commencé du ménage qui n'avance pas vite, mais ce n'est pas grave... puisqu'on n'attend aucun visiteur. J'ai plusieurs projets en marche, mais la levée des échéances m'offre un peu de répit. Je continue mes travaux, calme et reposée, remplie d'espoir et de bonnes intentions.

Jean-Claude a trouvé le début du confinement assez difficile, le privant de son café-copains du matin et de ses habituelles tournées quotidiennes. Las de la télévision aux propos répétitifs, il est retourné au bricolage. Il a construit un petit bijou de poulailler urbain habité par deux poules qui donnent des œufs frais et font entendre leur léger caquetage. Après les travaux printaniers, il s'est attaqué au potager, qui nous fournit une belle variété de légumes frais. L'ennui s'est dissipé entre l'entretien des autos, le remplacement du couvre-planter, les réparations au cabanon de jardin, quelques casse-têtes et plusieurs parties du jeu de cartes FreeCell.

Nous prenons le temps de regarder l'eau qui coule dans la rivière, la superbe verdure

qui longe le cours d'eau et les couchers de soleil derrière notre maison. Nous admirons les levers du soleil sur les grandes cultures étalées devant chez nous. Que de beauté à savourer lorsque nous vivons plus lentement!

Je constate que l'être humain est doté d'une surprenante capacité d'adaptation. Nous faisons des deuils; certains temporaires, d'autres permanents. Nous vivons des épisodes de grogne et des moments de tristesse, avant de nous ressaisir pour passer à la reconstruction d'une nouvelle façon de vivre. Malgré les pertes, nous rêvons

de bouger dans un environnement physique plus vaste, de retrouver une partie de l'effervescence perdue et de goûter la proximité avec les personnes que nous aimons. Nous avons hâte de sentir la chaleur des câlins, de retourner au restaurant en agréable compagnie, d'ouvrir notre porte aux parents et amis, de reprendre nos rencontres de travail avec les collègues bénévoles.

Bientôt cinq mois passés à préparer trois repas par jour, 7 jours sur 7, à chercher des nouveautés pour briser la routine, à déguster des grignotines

réconfortantes, à vivre des expériences technologiques rajeunissantes et à suivre les séries télévisées à saveur historique rappelant la vie de nos ancêtres, confinés mais heureux dans leur petit monde. L'hiver a pris fin, le printemps est passé, l'été ne nous a pas faussé compagnie et l'automne arrivera. L'avenir nous attend, sans toutefois garantir qu'on puisse reprendre toutes nos habitudes de vie.

Tout de même, ça va bien et ça va bien aller, autrement!

« Tout de même, ça va bien et ça va bien aller, autrement! »



**Monnick et Lyndaw,
poulettes confinées dans leur château maskoutain**



Murielle Tétreault

« Claudette est montée sur une chaise hier soir, elle est tombée et la douleur à un poignet l'a empêchée de dormir. »

Un confinement bien occupé

Au début du confinement, mes sœurs et moi avons organisé une chaîne pour appeler chaque jour ma sœur, qui est handicapée et qui habite Québec. Chacune avait sa journée et communiquait les nouvelles aux autres. Moi, je lui faisais aussi sa commande par téléphone à une épicerie de Québec, qui la lui livrait chez elle. Je payais avec ma carte de crédit puisqu'elle n'en a pas.

Une chute et une fracture

Tout allait bien, jusqu'à ce que ma sœur Sylvie nous dise : « Claudette est montée sur une chaise hier soir, elle est tombée et la douleur à un poignet l'a empêchée de dormir. »

Est commencée alors la suite d'appels téléphoniques pour lui donner des conseils : mettre de la glace, prendre des anti-inflammatoires, etc. Après deux jours, nous avons dû nous rendre à l'évidence : il fallait trouver un service pour l'amener à l'hôpital. Nous avons fait de multiples appels au CLSC, aux Petits Frères des pauvres et autres organismes d'aide. Peine perdue : à cause de la pandémie, tout était suspendu.

Après plusieurs essais, j'ai rejoint son médecin de famille et j'ai obtenu une prescription pour une radiologie dans une clinique privée. Heureusement, une de mes

sœurs avait expédié à Claudette des masques par la poste. Claudette en a mis un, a pris un taxi et s'est rendue à la clinique. Le diagnostic est tombé : fracture d'un os du bras. Mon frère François et ma sœur Jocelyne de Granby sont partis pour Québec, ont accompagné Claudette à l'hôpital et, après quelques jours, l'ont ramenée à Granby, chez Jocelyne, qui l'héberge et qui prend soin d'elle jusqu'à maintenant.

Écllosion dans le CHSLD

Alors que je commençais à me sentir soulagée de cette inquiétude au début du mois de mai, une autre angoisse nous est tombée dessus. Jusqu'à la fin de mai, les tests pour la COVID-19 que subissait Bahgat, le père de mes enfants, étaient négatifs. Nous n'avions pas pu le visiter depuis le début de mars. Il était seul dans sa chambre au CHSLD de Lachine. Puisqu'il était paralysé dans son lit, nous le croyions en sécurité. Aucun cas n'avait été décelé sur son étage. On le voyait parfois par FaceTime.

Soudain, une écllosion : 10 cas dans le CHSLD, dont le père de mes enfants. Ma fille ne pouvait pas aller le visiter puisqu'elle vit dans la même maison que moi. Mon fils, qui vit à Waterloo en

Ontario, a obtenu l'autorisation de visiter son père. Il est venu à Beaconsfield, s'est installé à l'hôtel et a assisté son père, après avoir reçu une formation sur les précautions et l'usage du matériel de protection. Il ne voulait pas s'approcher de moi de peur de me contaminer.

Sont alors commencées les nombreuses communications avec la famille d'ici et celle d'Égypte puisque le père de mes enfants est originaire de là-bas. Heureusement que Messenger existe! Puis, c'est l'appel redouté. Les difficultés respiratoires étant trop grandes, on devait transférer Bahgat à l'hôpital. À cet endroit, mon fils n'avait droit qu'à une visite d'une heure. Il est retourné chez lui à Waterloo pour se mettre en quarantaine dans son sous-sol. Sa femme vivait à l'étage.

L'infirmière qui prenait soin de Bahgat était une perle. Elle lui apportait le



Pendant cinq mois, le téléphone et l'internet ont été précieux pour garder contact avec les membres de ma famille.

téléphone pour que notre fille puisse dire adieu à son papa, qui nous a quittés le 5 juin.

Nous avons transmis l'avis de décès à la famille en Égypte. C'était le jour de l'anniversaire de sa sœur. Lors des funérailles intimes à Saint-Jean-sur-Richelieu, comme si ce n'était pas suffisant, en nous y rendant, une crevaision est venue compliquer la journée. Nous avons fait un dernier hommage à celui qui a été mon amoureux, mon professeur, un père aimant, un grand-papa généreux. Je n'ai pas pu embrasser mes petits-enfants depuis le début de la pandémie. Ça aurait été tellement important, lors des funérailles... Une seule consolation : la maison funéraire nous a offert la transmission sur un site web et les membres de la famille de Bahgat ont pu se joindre à nous par Internet.

Puis, ma fille est allée récupérer les derniers effets personnels de Bahgat, qui ont été mis pêle-mêle dans des sacs en plastique et conservés au sous-sol du CHSLD. Les corps de ceux qui auront été victimes de cette pandémie et de notre service de santé ont aussi été évacués dans des sacs et amenés à l'incinération...

Vivre dans l'isolement

Mon fils, qui a vu son père durant ses derniers jours, avait tellement peur pour moi qu'il ne m'a pas approchée depuis le début du mois de juin. Il n'a pas voulu entrer chez moi. Je n'ai pas vu ma meilleure amie, qui est dans un CHSLD à Marieville, depuis le début de mars. Mes enfants ont tellement tout fait pour me protéger que je ne

veux pas les inquiéter, alors je suis restée chez moi. J'ai peur de tous ceux qui ne portent pas de masque.

Dernièrement, je suis allée à l'épicerie pour la première fois depuis trois mois, un samedi à 18 h, parce qu'à cette heure-là il n'y a pas beaucoup de monde. J'avais l'impression d'être en voyage, en vacances, tellement c'était agréable de me promener dans les allées et de choisir mes achats!

Chaque fois que j'entends parler de la prochaine vague, je panique. Ce qui me permet de résister, c'est le contact avec ma famille et mes amis par FaceTime ou Facebook. Je continue d'étudier le portugais et de faire un peu de travail au jardin. Ma tablette électronique est l'objet le plus précieux que je possède, ces temps-ci...

Voilà une tranche de vie que je me ferai plaisir d'oublier...

« L'infirmière qui prenait soin de Bahgat était une perle. »



Les arrières petites-filles d'Antoine Tetreau, confinées, ont créé un décor pour donner de l'espoir à tous ceux qui n'avaient que la marche pour leur loisir.



**Gérard Tétrault
et
Claire St-Cyr**

**« [...] nous
sommes chanceux
que notre
gouverneur,
Phillip Scott, ait
été dynamique : il
a pris le diable par
la queue! »**

Survivre à la pandémie au Vermont

Ici, au Vermont, nous sommes chanceux que notre gouverneur, Phillip Scott, ait été dynamique : il a pris le diable par la queue! Dès le début de la pandémie, il nous a tenus au courant par le biais de conférences de presse trois fois par semaine. Il a fait confiance aux experts, et a été très prudent et méthodique avec la réouverture des commerces. De plus, les Vermontois semblent lui avoir fait confiance et ont remarquablement bien suivi ses directives. Nous avons eu très peu de cas d'infection et peu de décès.

Nous sommes toujours bien, mon épouse Claire et moi. J'ai pu continuer mon travail d'ébéniste en produisant divers produits pour mes clients. Comme de raison, j'ai eu plus de temps pour réorganiser mon atelier et pour m'amuser avec de petits projets que je voulais faire depuis longtemps, par exemple tourner des bols à segments comprenant plusieurs espèces de bois (voir photos). Certains de ces bols contiennent plus de 400 morceaux. Avec Claire, nous avons fait de petites promenades dans les chemins de campagne et savouré quelques repas au volant.

Claire se trouvait un peu désolée de ne plus pouvoir faire de bénévolat à l'école primaire. Elle s'est alors mise

à préparer des repas pour les distribuer à des personnes âgées. Elle a tenu des vidéoconférences Zoom avec ses comités de notre paroisse et a pris d'autres responsabilités. Elle a passé beaucoup de temps à échanger des courriels avec des membres de la famille et des amis. Une fois, nous avons tenu une rencontre Zoom avec ma sœur dans les Laurentides, ma sœur en Allemagne et mon frère à la ferme, ici au Vermont. Ce fut intéressant, mais il nous a fallu faire attention de ne pas aborder le sujet de la politique... Telle est ma famille!

Dernièrement, nous avons eu de petites rencontres avec des amis dehors dans la cour, tout en gardant la dis-

tance de deux mètres. Nous avons recommencé à fréquenter notre restaurant favori, mais nous avons besoin de faire des réservations et de nous asseoir à distance des autres tables. Peu à peu, la vie retourne à la normale.

Tous les deux, nous avons pris plus de temps pour lire des romans. La vie est moins pressée. D'une certaine façon, on peut dire que la pandémie nous a été un cadeau pour mieux prendre le temps de vivre.



Le confinement en France

Je m'appelle Jacqueline Tétrault-Canu, je suis retraitée et j'habite en Loire-Atlantique, en France. Je me porte à merveille et les journées de confinement ont été... trop courtes pour tout faire!

Avant le confinement, je sortais tous les jours sur la place du Marché pour aller au café, au Bar Le Bretagne. Je faisais des mots fléchés pendant une heure, entourée par des gens qui se retrouvent pour partager un verre et discuter.

Avant le confinement, j'aimais aller me promener sur le remblai, le long de la plus belle baie d'Europe, et sa plage de 8 km de beau sable fin. Il y avait un kiosque pour y manger une crêpe sur le front de mer.

Avant le confinement, je venais à la Résidence des Séniors pour accompagner au piano les personnes qui avaient envie de chanter.

Avant le confinement, une jeune fille, grade 7, venait me voir pour que je l'aide à faire ses devoirs.

Avant le confinement, j'avais l'occasion de parler en anglais avec une personne qui voulait se perfectionner dans cette langue.

Ce qui a changé depuis? Tout ça, c'est du passé... qui est maintenant – et heureusement – revenu. Il suffit de se mettre du gel sur les mains et un masque pour sortir. Oui, vraiment, les journées étaient trop courtes pour tout faire.

Pendant le confinement, j'ai beaucoup écouté la télé. Tous les spécialistes de santé sont venus raconter ce qu'ils savaient et, surtout, ce qu'ils ne savaient pas...

Puisque personne ne venait me voir et que je ne sortais que pour faire les courses, j'en ai profité pour terminer l'arbre de famille sur lequel j'ai passé neuf ans. Cinq familles : celles de mon père TÉTRAULT, de ma mère ABGRALL, de mon mari CANU, d'une grand-mère NAULT et d'une arrière-

grand-mère LANDRY sont inscrites dans 38 livres. Ces familles étaient toutes présentes en France au 17^e siècle.

Aussi, j'ai dû annuler deux voyages : à Montréal et Winnipeg en mai, puis dans le Sud de la France en juillet. Maintenant que c'est le temps des « vacances déconfinées », j'ai eu le plaisir de recevoir plusieurs personnes de la famille. Que du bonheur!

Je vous souhaite à tous et à toutes de continuer à être en bonne santé. Et je vous retrouverai avec plaisir quand le moment sera venu.



Jacqueline
Tétrault-Canu

« Je me porte à merveille et les journées de confinement ont été... trop courtes pour tout faire. »



Février 2020

Juin 2020



Jean-Louis Savoie

« C'est pendant ces périodes d'attente que je vis les moments les plus difficiles, oscillant entre l'espoir d'une sortie prochaine et la crainte que mon confinement soit prolongé à nouveau. »

La COVID-19, je ne souhaite pas cela à personne!

Le 15 avril dernier, je suis hospitalisé à Saint-Hyacinthe, où j'ai subi une intervention chirurgicale. Le 9 mai suivant, à mon réveil tôt le matin, je constate beaucoup de va-et-vient dans la chambre que je partage avec une autre personne. Je réalise rapidement que mon voisin est décédé. Quelques heures plus tard, j'apprends qu'il pouvait être atteint de la COVID-19. On me fait aussitôt passer un test de dépistage du virus.

Malheureusement, le résultat est positif : je suis infecté par le coronavirus. Puisque j'ai 85 ans et que je suis déjà affaibli, mes proches et moi sommes très préoccupés de ce qui va m'arriver dans les prochains jours.

Dans l'après-midi, je suis transféré au CHSLD local, où je suis d'abord mis en quarantaine pendant les 14 premiers jours. Ma chambre est située dans un département spécial qualifié de *zone chaude*, où sont réunis des patients infectés comme moi.

Je ne suis pas autorisé à sor-

tir de cette unité et les visiteurs y sont interdits. Les seules personnes que je vois sont les membres du personnel, masqués pour réduire la propagation du virus. Je suis coupé des informations, tant concernant la situation dans cette unité fermée que dans la société à l'extérieur. Nous sommes maintenus dans une rigoureuse isolation. La nourriture semble appréciable, mais l'appétit n'est pas au rendez-vous, dans ce contexte plutôt déprimant.

La chambre n'est pas pourvue de téléviseur ni d'Internet. Je peux accéder à un téléphone situé dans le passage, mais il est très difficile pour ma famille de communiquer avec moi. Une tablette devait m'être fournie, mais elle n'est jamais arrivée. Les possibilités d'établir des contacts avec les autres patients sont faibles, la plupart d'entre eux étant dans un état non propice à la conversation.

Au cours de ce séjour, je subis une dizaine de tests de dépistage du virus. J'attends que deux résultats négatifs consé-

cutifs permettent mon congé. C'est pendant ces périodes d'attente que je vis les moments les plus difficiles, oscillant entre l'espoir d'une sortie prochaine et la crainte que mon confinement soit prolongé à nouveau.

Le 18 juin, je suis enfin libéré. Je retourne à ma résidence, que j'ai quittée 65 jours plus tôt. Quel bonheur de rentrer chez moi et d'y retrouver tout ce qui m'a tant manqué! Puisque je n'ai pas ressenti les symptômes de la COVID-19 au cours des 41 jours de confinement, je n'ai pas subi de traitement particulier à cet effet. Cependant, les maux de tête qui m'accablent de temps à autre depuis mon retour seraient reliés au coronavirus que j'ai contracté.

On dit que « ce qui ne tue pas rend plus fort ». J' imagine donc que j'ai gagné de la force quelque part, mais je vous assure que j'ai aussi été profondément affecté par cette mauvaise aventure, une épreuve que je ne souhaite à personne.

Plus de 25 ans d'expérience
D.E.S.S. en gestion de projets

CATHERINE TÉTREAU INGÉNIEURE



Génie Municipal

6200 Marie-Victorin
Contrecoeur, Québec
J0L 1C0

Cellulaire: 514-821-3148
catherine.tetreault@videotron.ca

La vie et la mort au temps de la COVID

En janvier dernier, ma mère, Rachel Déry, a appris qu'elle avait un cancer colorectal. Elle a dû prendre la difficile décision de se faire opérer ou non. Son second conjoint avait eu ce même type de cancer et avait eu une colostomie, soit un sac à selles. La décision de ma mère était claire : il n'en était pas question. Elle disait qu'elle avait eu une belle vie et qu'il était maintenant temps que ça finisse.



Rachel Déry avant son déménagement à la maison Murray

En attente de l'aide à mourir

Ma mère a donc demandé au médecin la possibilité de recevoir l'aide à mourir, car elle ne voulait pas vivre de longs mois de souffrance. Le médecin lui a répondu que cela était possible, mais qu'il faudrait le demander plus tard, quand il n'y aurait plus rien à faire pour la soigner. Il lui a par contre suggéré de déménager dans une résidence de soins palliatifs où

elle aurait la possibilité de recevoir des soins infirmiers en cas de besoin.

Au début de mars, ma fratrie et moi lui avons trouvé une chambre dans une de ces résidences et elle y est emménagée le 11 mars.

Le 13 mars, en raison de la pandémie, le confinement a débuté au Québec. Nous ne pouvions plus aller visiter notre mère. Pendant un certain temps, tous les locataires de la résidence ont été contraints de rester dans leur chambre ou appartement. Ma mère, âgée de 85 ans, ne comprenait pas pourquoi.

À deux reprises, elle a dû être hospitalisée. Chaque fois, elle a passé un test de dépistage de la COVID-19 en arrivant à l'hôpital, et une autre fois lorsqu'elle a quitté l'hôpital pour son retour à la résidence. Malgré son résultat négatif et bien que les autres résidents puissent désormais fréquenter la salle à manger en petits groupes, elle devait rester dans sa chambre. Des préposés venaient lui apporter ses repas et vérifier si tout allait bien. Nous ne pouvions toujours pas aller la voir, car les visites étaient interdites.

Confinement familial inter-générationnel

Le 15 mars, mon épouse et moi avons décidé de faire le confinement avec notre fille Ariane, notre gendre Patrick et Olivia, notre petite-fille de 2 ans. La raison : une seconde fille viendrait bientôt agrandir la famille. Puisqu'il fallait quelqu'un pour garder Olivia lorsque ses parents se rendraient à l'hôpital pour l'accouchement, c'était plus facile pour nous d'être déjà sur place. Ariane était craintive lorsqu'elle a vu sur les médias qu'il y avait des hôpitaux qui n'acceptaient pas le papa lors de l'accouchement à cause de la pandémie.

Donc, dès la mi-mars, ma femme et moi avons vécu chez notre fille et avons fait des séances FaceTime avec ma mère. Rachel ne comprenait toujours pas le confinement et pourquoi on ne pouvait pas aller la voir à Sherbrooke. Parfois, elle demandait à ma sœur d'embrasser ses petits-enfants pour elle. Ma sœur lui répondait qu'elle n'avait pas le droit d'aller les voir elle non plus. « Mais Pierre, il a le droit, lui. Il est avec Olivia chez elle! » Ma sœur a dû lui expliquer pourquoi.

Une nouvelle venue dans ce monde

Le 6 avril, Ariane a commencé à ressentir de plus en plus de contractions. Celles-ci avaient débuté sans être



Pierre Tétreault

« Elle disait qu'elle avait eu une belle vie et qu'il était maintenant temps que ça finisse. »

« Même si elle n'a pas trop souffert, sa dernière volonté n'a pas été respectée. »

régulières depuis son dernier rendez-vous de suivi de grossesse le 1^{er} avril (période de latence). Puisque les contractions sont devenues de plus en plus présentes ce jour-là, Ariane et Patrick se sont dirigés vers l'hôpital après l'heure du souper. Vers 21 h 30, ils ont été admis.

La petite Alexia est née à 24 h 53, le 7 avril. Elle pesait 3,7 kg et mesurait 49 cm. Puisque tout s'est bien passé, autant pour la mère que pour le bébé, et vu les circonstances exceptionnelles en raison de la pandémie, on a demandé aux parents s'ils préféraient être à la maison plutôt qu'à l'hôpital. Donc, départ de la maternité le lendemain vers 14 h 30, soit à peine plus de 12 heures après la naissance. Les parents avaient un rendez-vous à la clinique pour l'examen à 24 h de vie du bébé le lendemain matin.

Le 8 avril, quelques heures après le rendez-vous, Ariane a reçu un appel pour l'aviser qu'elle devait revenir à l'hôpital parce qu'Alexia faisait de l'ictère (jaunisse). Alexia allait donc devoir recevoir un traitement U.V. en pouponnière puisque les parents n'étaient techniquement plus sous leurs soins et n'avaient donc plus de chambre d'hôpital. Patrick a alors appris qu'il ne pouvait pas rester à l'hôpital avec Ariane et Alexia, car on gardait uniquement un parent en raison des nouvelles procédures durant la pandémie, donc idéalement la mère pour l'allaitement. Il a finale-



Alexia au lendemain de l'accouchement

ment pu revenir y passer la nuit du 8 au 9 avril, car Ariane a pu avoir une chambre pour accompagner Alexia. On leur a expliqué que la jaunisse d'Alexia était due à un mélange entre le sang de la mère et du bébé durant la grossesse, car la mère avait développé des anti-A, alors que bébé était du groupe A. (Le bébé luttait donc contre son propre sang.) Après 24 heures de traitement, on a finalement donné à Alexia son congé de l'hôpital, et la famille a enfin pu rentrer à la maison.

Le cercle de la vie

Dès le retour à la maison, nous avons fait une séance FaceTime avec ma mère pour lui présenter sa nouvelle arrière-petite-fille. Rachel semblait très contente et souriait. D'autres séances vi-

déos ont suivi puisque c'était la meilleure façon de la voir.

Puis, ma mère a eu une période difficile. Elle ne mangeait presque plus et devenait de plus en plus faible. Retour à l'hôpital en ambulance le 28 avril. Nous n'avions toujours pas de droit de visite. Nous pouvions lui téléphoner, mais elle dormait beaucoup.

Le 6 mai, le personnel de l'hôpital a contacté ma sœur Sylvie pour l'aviser que les visites allaient être autorisées, une personne à la fois, seulement pour les enfants de la patiente. C'est alors que des émotions aussi fortes que contradictoires m'ont frappé de plein fouet : la joie de rester en confinement avec ma nouvelle petite-fille alors âgée de 1 mois avec la famille de ma fille et l'inquiétude de ne pas savoir quand j'aurai la chance de les revoir si j'allais



Le 6 mai, lors de la préparation de mon départ pour aller voir ma mère mourante

faire mes adieux à ma mère mourante à l'hôpital, car je devrais faire un isolement de 14 jours à la suite de la visite.

Avec mon frère, nous nous sommes rendus une première fois à l'hôpital pour voir notre mère. Or, sitôt arrivés là-bas, sitôt retournés : « On ne comprend pas qui vous a dit que vous pouviez venir », nous a-t-on dit.

Quelque temps après, soit le 14 mai, ma sœur Sylvie a reçu un appel de l'hôpital disant qu'on pouvait aller la voir, car il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre. Nous nous sommes rendus rapidement à l'hôpital, mais Rachel n'était déjà plus consciente. Elle est décédée le 16 mai, sans avoir pu faire ses adieux en personne à ses proches.

Elle n'a jamais été en mesure de recevoir l'aide à mourir et a vécu deux mois dans sa résidence de soins palliatifs. Même si elle n'a pas trop souffert, sa dernière volonté n'a pas été respectée.

Une réunion du conseil d'administration de l'ADLT... à deux mètres de distance

Un vent de pré-automne et quelques nuages président une assemblée des administrateurs de l'Association des descendants de Louis Tetreau. Il règne une atmosphère de joie. Nous sommes si contents de nous revoir, de reprendre nos discussions à propos de nos projets.

Pour respecter les consignes des responsables de la santé publique et protéger la doyenne que je suis, plus vulnérable en cas de contamination, nous sommes installés dans un parc à Varennes.

Il y a 123 ans, nos ancêtres qui ont fait la noce à Varennes, un 7 septembre, ont-ils scruté le ciel comme nous en espérant que la pluie ne vienne pas attrister leur journée? Alphonse Théberge, le petit fils de Joseph Tetro

et de Marie Vigeant, a épousé Florentine Tomas à Varennes le 7 sept 1897.

Si nous pouvions raconter les circonstances de notre assemblée, dans une période qui deviendra historique, à Nicolas Tetreau et Marie-Anne Monastesse, qui ont marié leur fille Mélodie un autre 7 septembre, il y a 179

ans, à quelques kilomètres de Varennes, nous diraient-ils que ce jour-là aussi le vent jouait avec le voile de Mélodie quand elle est sortie de l'église de Verchères au bras de François-Xavier Girard?

Contrairement à eux, nous avons une photo pour illustrer notre histoire.



Murielle Tétreault

25 ANS DE SO



En 2013 à Trois-Rivières, nous soulignons le 350^e anniversaire de mariage de Noëlle et Louis. André Corbeil célèbre l'union, alors que Geneviève Tétrault et André Tétrault personnifient nos ancêtres.



Au printemps 2013, une plaque commémorative est dévoilée à Tessonnrière en France. Le tout est rendu possible grâce à la ténacité de Josée Tétrault qui a trouvé l'acte de baptême de Louis après des années de recherche.



En 2014, nous rendons hommage aux anciens combattants canadiens dans le cadre du 100^e anniversaire du déclenchement de la 1^{re} Guerre mondiale. Josée Tétrault, Denis Tétrault, André Tétrault, Murielle Tétrault, Geneviève Tétrault.



Gene Tatro (grand contributeur de notre base de données) et André Tétrault



25 an

SOUVENIRS

Un grand merci à Jean-Yves Boislard qui, depuis une dizaine d'années, a pris la plupart des photos de nos activités que vous pouvez voir sur notre site web et dans notre bulletin!



En 2013, on rend également hommage à Noëlle, née à Jauzé en France.



En 2016, les membres de l'Association se réunissent à Verchères sous la protection de Madeleine!

ra-
Le
de
me



25 ans de rencontres, de conférences, d'échanges, de rire et de fraternité



Jacqueline Canu fait régulièrement le voyage de la France pour participer à nos activités

Avis de décès

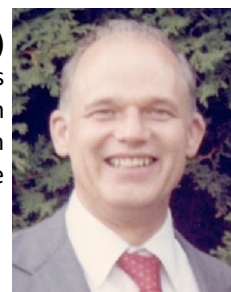


Ginette Tétrault (1948-2020)

À Saint-Hyacinthe, le 10 avril 2020, à 71 ans, est décédée madame Ginette Tétrault, fille de Luc Tétrault et de Thérèse Galarneau. En plus de nombreux parents et amis, elle laisse dans le deuil ses trois enfants, Martin, Brigitte et Luc, ainsi que son frère Georges Tétrault, membre de notre association.

Roland Tetreault (1931-2020)

Le 19 avril 2020, à Springfield au Massachusetts, est décédé monsieur Roland Tétrault, fils de Louis Tetreault et d'Irène Tougas. Il laisse dans le deuil son épouse Judy, sa fille Marie, son fils Alan et de nombreux autres parents et amis. Roland était un pilier de notre association depuis de nombreuses années, entre autres par sa contribution à la base de données de l'ADLT et par la publication de son livre sur notre ancêtre Louis Tetreau.



Yves Guérin (1942-2020)

Au Centre hospitalier de Granby, le 21 avril 2020, à 77 ans, est décédé monsieur Yves Guérin, fils d'Alice Tétrault et de Laurent Guérin. Outre de nombreux parents et amis, il laisse dans le deuil ses enfants Étienne et Isabelle ainsi que sa sœur Pierrette Guérin, membre de notre association depuis de nombreuses années.

Bahgat Choucri Francis (1933-2020)

Le 5 juin 2020, à 86 ans, est décédé monsieur Bahgat Choucri Francis à Lachine. En plus de nombreux parents et amis, il laisse dans le deuil ses enfants Frédéric, Alexandre et Clotilde, ainsi que la mère de ces derniers, Murielle Tétrault, secrétaire de notre association depuis de nombreuses années.



Jeanne d'Arc Tétrault (1924-1920)

Le 12 octobre 1924, à 95 ans, est décédée madame Jeanne d'Arc Tétrault à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Elle était la fille de feu Jérémie Tétrault et de feu Alfreda Jeannotte. Elle laisse dans le deuil ses neveux et nièces et autres parents et amis. Elle était la tante d'André Tétrault, président de notre association.

Georges-Aimé Tétrault (1926-2020)

Le 3 août 2020, à 93 ans, est décédé monsieur Georges-Aimé Tétrault, fils de feu Eugène Tétrault et de feu Alida Dion. Il laisse dans le deuil son épouse Paulette Thiffault, son fils Jean-Luc, sa fille Isabelle et de nombreux autres parents et amis. Monsieur Tétrault était membre de notre association depuis de nombreuses années.



Rachel Déry (1935-2020)

Le 16 août 2020, à 85 ans, est décédée madame Rachel Déry. Épouse de feu Jean Tétrault et conjointe de feu Jean-Marie Dallaire, elle laisse dans le deuil de nombreux enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, parents et amis. Elle était la mère de Pierre Tétrault, trésorier de notre association.

Nos plus sincères condoléances aux familles éprouvées.

Auteur du livre sur la vie de Louis Tetreau

Roland Tetreault nous a quittés

Même si nous savions que Roland Tetreault de Springfield, au Massachusetts, était malade depuis quelques années, l'annonce de son décès le 19 avril dernier à sa résidence nous a attristés énormément. Roland était un membre très actif de notre association.

Roland s'était mis à l'écriture d'un livre touchant toutes les générations de sa famille Tetreault. Durant toute la période de ce travail gigantesque, nous avons collaboré avec lui, tant pour la recherche que pour le sens des mots ou des phrases tirés de documents et d'archives.

Puis, Roland a fait don à notre association de sa recherche sur son ascendance Tetreau. De ce travail, il en a tiré un livre : *L'histoire de Louis Tetreau, 1635-1699 : l'ancêtre de tous les Tetreau d'Amérique du Nord*. Il a donné la permission à l'ADLT de le traduire en français, de l'imprimer, de le vendre et d'en garder les profits. De plus, il nous a donné tous les documents et les transcriptions qui lui ont servi pour l'écriture de ce livre. Il nous a fallu les emporter dans pas moins de trois grosses boîtes.

Notre base de données dans notre site web provient en grande partie de Gene Tatro. Ce dernier avait un système bien à lui qui n'était pas

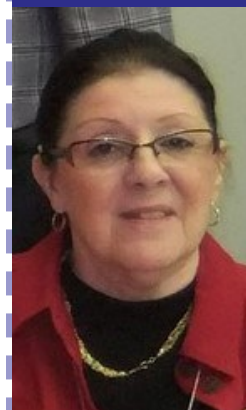
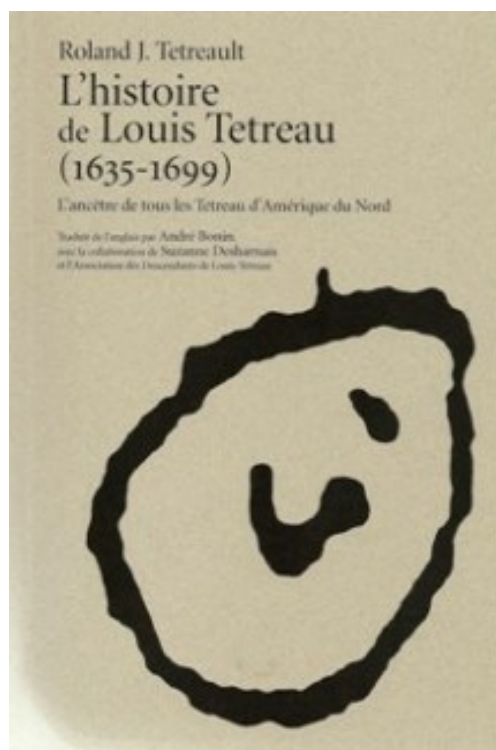
compatible avec les nouveaux programmes informatiques. C'est Roland qui a tout copié dans un système compatible. De plus, il a entré toutes les données sur les femmes Tetreau que Danielle et moi avons recueillies aux Archives nationales. Cela représentait plus de 500 courriels. C'est avec gentillesse que Roland m'a fourni son logiciel *Family Tree Maker* et toutes les données.

Roland nous a invités chez lui à deux occasions. Danielle et moi avons pu connaître une personne attentive envers ses invités et généreuse de son temps. Il nous a fait

visiter un coin de son pays. Grand amateur de vin, il fabriquait son vin dans son sous-sol. Il a participé à plusieurs compétitions, où il a remporté des trophées. Il était très fier de ces derniers et aimait les étaler avec une petite touche d'orgueil bien légitime.

Un avis de décès a été publié (en anglais uniquement) dans les journaux donnant des détails sur sa vie. Pour ceux qui voudraient en savoir plus, voici un lien : <https://www.legacy.com/obituaries/name/roland-tetreault-obituary?pid=196119995>

Roland, tu seras toujours dans notre mémoire et notre cœur.



**Danielle Tetreault
et
Marcel Bouthillier**

« Roland, tu seras toujours dans notre mémoire et notre cœur. »



« Georges-Aimé continuera sa carrière d'enseignement en arts au secondaire, notamment à l'école Sacré-Cœur et à la polyvalente J.-H. Leclerc. »

Décès de Georges-Aimé Tétreault, un artiste dans l'âme

Le 3 août dernier, monsieur Georges-Aimé Tétreault, membre de notre association depuis de nombreuses années, nous a quittés.

Artiste dans l'âme, Georges-Aimé aura vécu trois vies. D'abord comme membre de la congrégation des frères du Sacré-Cœur de Granby, où il entama sa carrière dans l'enseignement pour une quinzaine d'années. Il quittera la communauté en 1958. Il travaillera ensuite deux ans chez St-Onge Néons de Granby, compagnie de son frère Jean-Louis, où il mettra

à profit son talent artistique.

Il épousera Berthe Courville en 1959 et ils s'établiront sur la rue Mullin, à Granby. Ils auront deux enfants. Georges-Aimé continuera sa carrière d'enseignement en arts au secondaire, notamment à l'école Sacré-Cœur et à la polyvalente J.-H. Leclerc. Durant cette période, il aura une école de peinture à la maison, où de nombreux talents ont vu le jour.

Veuf et retraité, il amorcera le troisième chapitre de sa vie comme artiste peintre

aquarelliste, signant ses œuvres sous le pseudonyme TETRO. Il épousera en 1998 Paulette Thiffaut, artiste elle aussi, avec qui il s'établira à Sainte-Rose. Il aura une prolifique carrière artistique et participera à de nombreuses expositions.

Ce texte, publié sur le site du salon funéraire Guay, est reproduit avec l'aimable autorisation de Jean-Luc Tétreault, fils de Georges-Aimé.

Vitrerie CLAUDE Depuis 1960

Richard Tétreault
110, rue Court, Granby (Qc) J2G 4Y9
Fax: 450 372-1836
Tél.: 450 372-3019
richard@vitrerie-claude.com

Licence-RBQ
2316-0476-57

www.vitrerie-claude.com

PLOMBERIE Tétreault

Richard Tétreault
114, rue Court, Granby (Qc) J2G 4Y9
Tél.: 450 378-3553 • Fax: 450 372-1836
richard@vitrerie-claude.com • www.plomberie-tetreault.com

Stéphanie Tétreault
Révisseuse linguistique

www.correction-de-textes.ca

Révision de textes • Correction linguistique
Textes en tous genres • Écrits littéraires

Lise B Tétreault L.A.P.
Artiste - peintre, sculpteur
819 858-2631

artistehset@hotmail.com
<http://lisebtetreault.artacademie.com>

Ce que l'ADLT m'a apporté — et m'apporte encore

J'ai connu l'Association des descendants de Louis Tetreau en 2013 à Trois-Rivières. Depuis, je suis accro.

Dès le premier jour, Murielle Tétreault m'a prise sous son aile. Elle m'a fait connaître mes ancêtres Tetreau et, de fil en aiguille, j'ai non seulement écrit l'arbre de ma famille Tetreau/Tétreault, mais j'ai continué avec la famille de ma grand-mère maternelle Nau/Nault, celle de mon arrière-grand-mère Landry-Melanson, celle de ma mère Abgrall, puis celle de mon mari Canu.

Toutes ces familles étaient en France au XVII^e siècle. Du coup, j'ai appris l'histoire dramatique de ma famille à travers l'histoire du Canada. En voici quelques faits marquants.

L'incursion à Deerfield au Massachusetts en 1704

Dans le dernier numéro du bulletin, Robert Tétreault a merveilleusement raconté ce que fut ce raid. En page 18, il indique que la famille French a également été attaquée. La famille se composait des parents, de trois filles et de deux fils. La mère, Mary Catlin, est décédée en route pour le Canada, alors que le nouveau-né John a été tué à Deerfield. Deux des filles (anglo-protestantes), Freedom et Martha, ont été dirigées dans des familles

québécoises pour devenir des Canadiennes françaises catholiques. À 12 ans, Freedom fut baptisée le 6 avril 1706 sous le prénom de Marie-Françoise à Montréal. Elle a épousé Jean Daveluy dit Larose le 6 février 1713 à Montréal et a eu 11 enfants.

Quant à Martha French, 9 ans, elle a vu son identité modifiée plusieurs fois. Marie Marthe Marguerite Franche/Frinche. À 16 ans, elle a épousé Jacques Roy et a eu 11 enfants. Devenue veuve, elle a épousé Jean Louis Ménard et a eu 5 enfants, dont 3 filles. L'aînée a eu 11 enfants, tous décédés sans descendance. La seconde a eu 18 enfants, dont un seul survivant. Enfin, la troisième a eu 7 enfants, dont un seul survivant.

Le père Thomas et son fils Thomas (17 ans) ont été faits prisonniers par les Mohawks de Kahnawake près de Montréal. Les deux hommes ont été rançonnés en 1706. Également à Kahnawake, l'autre fille, Abigail French, 6 ans, est restée à Kahnawake toute sa vie. Du coup, la famille French a continué à avoir des contacts avec les Mohawks.

En 1759, une fille, Jane French, est née à Kahnawake. C'est mon ancêtre. Elle a épousé John Richard Dease. Leur fils John Warren Dease, métis mohawk, a épousé

Geneviève Beignoit (métisse chippewa de Green Lake, en Saskatchewan). Ils ont eu une fille, Nancy Dease, qui est la mère de mon arrière-grand-mère Nancy Gladu, épouse de Joseph Charles Tétreault. D'où le métissage de la famille Tétreault au Manitoba et dans la région de Pembina.

La déportation des Acadiens Landry et Mélanson en 1755

La fratrie Jean Landry et Madeleine Mélanson a subi de plein fouet la Déportation des Acadiens et s'est retrouvée en Angleterre, aux États-Unis, en Louisiane, à Miquelon, à Haïti et à Saint-Domingue. Ceux qui se sont retrouvés en France ont erré pendant 30 ans, pour finalement trouver des navires pour les emmener en Louisiane. Sur les centaines de personnes de la famille Landry qui ont sillonné la France (Saint-Servan, Saint-Malo, Châtellerauld, la ligne acadienne, Nantes, Paimbœuf, Belle-Île-en-Mer, Cherbourg), seulement deux cousins qui avaient été déportés ont réussi à arriver en Louisiane 30 ans plus tard. Tous les autres sont décédés en route et ce sont leurs descendants qui sont arrivés en Louisiane.

D'autres étaient sur des navires qui ont coulé et qui ont fait des centaines de noyés. Sur les navires, la mortalité était très importante.



*Jaqueline
Tétreault-Canu*

*« J'ai connu
l'Association
des descendants
de Louis Tetreau
en 2013 à Trois-
Rivières. Depuis,
je suis accro. »*

Mon ancêtre Antoine Landry s'est retrouvé au Québec, en provenance du Connecticut en 1763. Deux générations plus tard, Joseph Denis Landry, voyageur, s'est retrouvé au centre de la compétition mortelle entre la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson dans l'Ouest canadien en 1815. À cette occasion, Joseph Denis, qui avait été fait prisonnier, a rencontré Jean-Baptiste Lagimodière, qui rentrait chez lui, mais qui avait été fait prisonnier après avoir porté un message à Lord Selkirk en faisant un aller-retour à pied de Saint-Boniface à Montréal. Jean-Baptiste avait épousé Marie-Anne Gaboury en 1807 (mes



Marie Anne Gaboury (1780-1875), née à Maskinongé au Québec. Grand-mère de Louis Riel, mère de 8 enfants dont Josette et Julie Lagimodière. 75 petits-enfants et 344 arrière-petits-enfants.

ancêtres). Pendant l'absence de Jean-Baptiste, Marie-Anne Gaboury était en grand danger et avait été sauvée par le chef

amérindien Péguy.

Lord Selkirk a proposé à Joseph Denis de venir s'établir à la colonie de la rivière Rouge. Il y a rencontré Geneviève Lalonde, qui venait d'arriver dans l'Ouest avec ses parents. Ils ont eu 14 enfants, dont 9 filles.

Trois des filles Landry ont épousé trois frères Nault (aussi mes ancêtres). Plusieurs de leurs enfants ont épousé des métis, d'où les tragédies des métis. Louis Riel, petit-fils de Jean-Baptiste Lagimodière, était le cousin germain de mon arrière-grand-père Boniface Nault.

Pendaison de Louis Riel par les Anglais à Regina en 1885

L'enterrement du chef des métis a eu lieu en février 1886. Son cercueil a été porté sur un long trajet par un chemin raboteux sur une distance de près de six milles dans la neige par plusieurs personnes : 8 Nault, 2 Lagimodière, 1 Landry et 4 autres. Ils étaient suivis par six ou sept cents métis vêtus de capot de bison, de casque de castor et de mocassins. Une ceinture fléchée rouge leur ceignait la taille. Ils portaient au-

tour de leurs épaules et sur leur poitrine un large ruban blanc. Il y avait 75 traîneaux dans le cortège, qui s'échelonnait sur un parcours de près d'un mille. La procession quitta la maison des Riel à Saint-Vital pour se rendre à la cathédrale de Saint-Boniface. (J'ai d'ailleurs eu l'occasion de voir la ceinture fléchée de Louis Riel au musée de Saint-Boniface.)

Gabriel Dumont, chef de la rébellion à Batoche en 1885

Son père avait épousé en secondes noces Angélique Landry, sœur de mon arrière-grand-mère. Il y a eu plusieurs morts à Batoche, dont Damase Carrière, le cousin de ma grand-mère Éléonore Nault. Et il y a eu des orphelins par dizaines.

Pendaison des patriotes à Montréal en 1838

Auparavant, en 1838 à Montréal, 12 patriotes ont été pendus, dont Pierre Théophile Decoigne (génération 6), un descendant de Joseph Marie Tétreau. Murielle m'a conduit Au pied du courant, où les patriotes étaient pendus sur le fronton de la prison, cinq à la fois, parce qu'il n'y avait pas la place pour en mettre davantage.



André Nault (1830-1924), son épouse Anastasie Landry (1832-1914) et sa mère Josette Lagimodière (1810-1897)



Eulalie (1853-1931) et Henriette Riel (1861-1898), sœurs de Louis Riel. Eulalie épouse William Gladu, frère de Nancy Gladu Tétrault.



« Que de voyages et que de rencontres!

Un grand merci à l'Association ainsi qu'à Murielle et Josée Tétrault. »

Un monument commémoratif se trouve au 901-905, rue de Lorimier, au coin de Notre-Dame Est à Montréal.

Mes périples au Canada

Chaque fois que j'assiste aux assemblées générales de l'ADLT, je fais des découvertes. C'est un vrai voyage de partir de la Loire-Atlantique en France pour venir à Montréal. Voir une cabane à sucre, la maison des Filles du roi, Verchères, Maskinongé, Québec, les chutes de Montmorency ou encore Saint-Jean-Baptiste de Rouville, d'où est parti Joseph Charles Tétréau, qui s'est retrouvé Tétrault dans l'Ouest.

Une histoire qui se transmet

Une fois que j'ai écrit l'histoire de chaque famille, j'ai voulu la faire partager par la

famille. Alors, j'ai fait des milliers de photocopies. Je suis allée faire du porte-à-porte avec mes 38 livres :

- Les **Abgrall** sont en Bretagne dans plusieurs villages (Ploudiry, Commana, Bodilis) et dispersés au Canada : Saint-Laurent au Manitoba; Nanaimo, Youbou et Victoria sur l'île de Vancouver; Langley et Richmond en Colombie-Britannique.
- Les **Tétrault** sont à Halifax, à Toronto, à Winnipeg, à Vancouver et en Caroline du Nord. Sans compter que j'ai préparé plusieurs copies pour mes 6 enfants et 17 petits-enfants – et qui serviront plus tard à mes 24 arrière-petits-enfants.
- J'ai retrouvé les ancêtres

Canu dans 7 mairies en banlieue de Rouen, en Seine-Maritime.

Que de voyages et que de rencontres! Un grand merci à l'Association ainsi qu'à Murielle et Josée Tétrault. (Et je n'ai raconté qu'un très petit morceau de tout ce qui m'est arrivé avec Murielle!)

P. S. Lors d'une assemblée générale de l'ADLT, j'ai rencontré Gene Tatro. C'est lui qui avait remis à mes parents, en 1977, trois exemplaires classés différemment de l'arbre des hommes Tétréau, dans un format informatique qui n'existe plus (système de perforation). C'est moi qui possède ces archives, qui datent d'avant l'ADLT.



André Tétreault



Jérémie Tétreault et Alfréda Jeannotte

« Alfréda, institutrice de formation, occupe une fonction de gestionnaire dans une sablière pour le compte de la famille Beauchemin, leur voisin. »

Jérémie, fils de Louis Tétreault et de Delphine Blanchette, est né le 6 septembre 1882 et a été baptisé le lendemain à Sainte-Madeleine. Alfréda, fille de Joseph Jeannotte et de Marcelline Gagnon, est née le 12 avril 1885 et a été baptisée le même jour à Saint-Charles-sur-Richelieu.

Tous deux se retrouvent devant M^e J.-L. Cormier, notaire, le 20 juin 1907 pour y faire rédiger leur contrat de mariage. Ils s'épousent le 2 juillet de la même année à l'église de Saint-Charles-sur-Richelieu.

Le couple installe sa demeure à Sainte-Madeleine, dans le Petit Rang, sur une ferme que Jérémie a acquise de son père le 3 novembre 1905; ferme qui avait auparavant été acquise à une vente sur le perron de l'église après la grand-messe.

De cette union, cinq enfants verront le jour : Roland, Lomer, Gérard, Jeanne-d'Arc et Lucrèce.

Pour faire vivre sa famille, Jérémie occupe quelques emplois, en plus de cultiver sa ferme. Alfréda, institutrice

de formation, occupe une fonction de gestionnaire dans une sablière pour le compte de la famille Beauchemin, leur voisin. Une servante est au service de la famille pour aider madame. Le couple est en avance pour le temps.

Alfréda décède tôt, le 18 mars 1933, d'une maladie pulmonaire, peut-être à cause des conditions de travail, qui la tenait bien occupée. Sa sépulture a lieu le 21 mars 1933 au cimetière de Sainte-Madeleine. Veuf, Jérémie s'occupe dorénavant seul de ses enfants, qui sont souvent laissés à eux-mêmes.

Jérémie décède le 25 septembre 1958, à son domicile de la rue Anger, au village de

Sainte-Madeleine. La sépulture a lieu au cimetière paroissial.

Jérémie aimait recevoir sa famille et ses amis à sa cabane à sucre, qui était située de l'autre côté du chemin de fer. Il faut savoir que la ferme était séparée par la route 9 (116 aujourd'hui) et le chemin de fer du Grand Tronc. Les amis étaient toujours les bienvenus pour une sortie à la cabane à sucre.

J'ai plusieurs souvenirs de cette cabane à sucre. Je me souviens que Jérémie venait pour faire bouillir, pendant que mon père ramassait l'eau d'érable. Quand venait le temps de mettre le sirop en conserve (cannes à tomate), il appelait mon père. Dans mes souvenirs, il était aussi régulièrement présent pour effectuer différents travaux de la ferme. Il venait du village à pied sur le chemin de fer. Et que dire de nos visites chez lui après la grand-messe! On passait toujours pour prendre des nouvelles.

Jérémie était un chasseur. À l'automne, l'appel de la chasse était très fort.





Un des grands amis de Jérémie, J.-Omer Dansereau (à gauche), un commerçant, boulanger, marchand général et développeur de la rue Sainte-Anne du même village. À droite, Prosper Poirier, qui fut entre autres un compagnon de chasse de Jérémie.

« J'ai plusieurs souvenirs de cette cabane à sucre. Je me souviens que Jérémie venait pour faire bouillir, pendant que mon père ramassait l'eau d'érable. »



*Frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs de Jérémie
(Photo prise après le décès de Louis, le père de Jérémie)*

*Assis : Clara Tétreault, Noé Tétreault, Imelda Tétreault, Delphine Blanchette (mère),
Alma Tétreault, Jérémie Tétreault et Antoinette Tétreault.*

*Debout : Joseph Messier, Louisa Murphy, Stanislas Janson, Thomas Murphy,
Alfréda Jeannotte et John Bernier.*



***L'enfant est Gérard, mon père, et l'homme assis est J.-Omer Dansereau.
2^e rangée : Deux inconnus, suivis de Jérémie et d'Alfréda. Les autres me sont inconnus.***

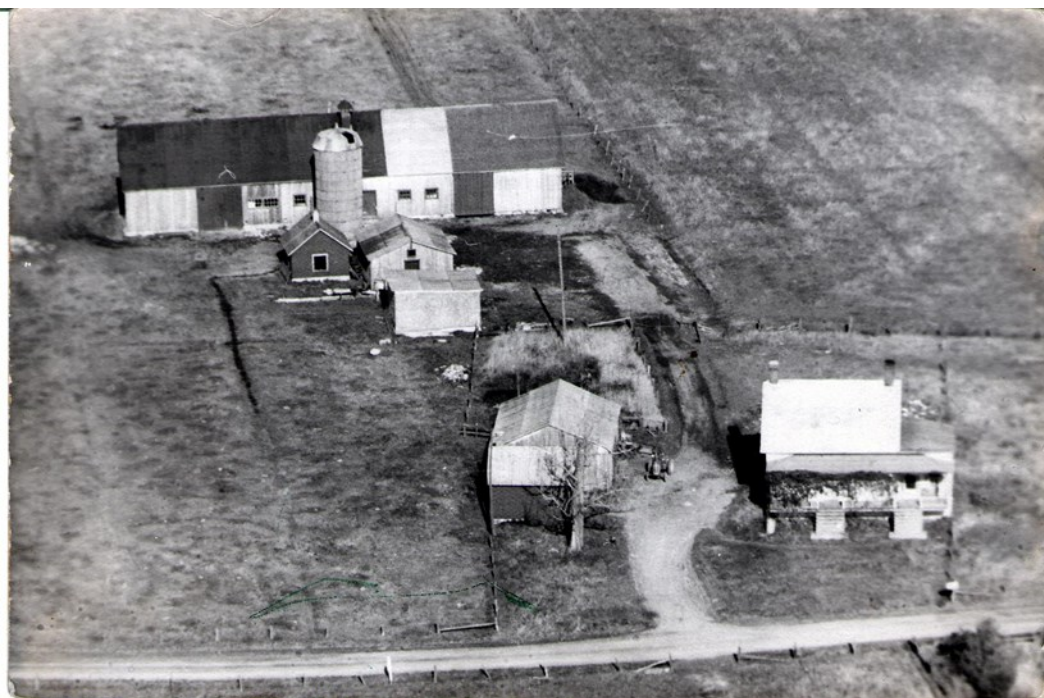
Son territoire préféré était la montagne de Saint-Hilaire, où il aimait aller avec son ami Prosper Poirier, lui aussi tireur émérite, selon mon père. On le voit ici avec sa dernière victime, pas chanceuse, car, selon ma tante Jeanne-d'Arc, sa vue n'était pas bonne.

Je me rappelle une excursion de pêche à la rivière des Hurons, qui longeait une parcelle de terre que mon père possédait dans la baie de Sainte-Madeleine. Un jour, mon grand-père, qui chiquait du tabac, m'avait parmi d'essayer, à la suite d'une remarque que j'avais

faite. J'avais alors 8 ans et le résultat, quelque peu désagréable, m'a enlevé l'envie de recommencer.

Mon grand-père aimait aussi jouer aux cartes avec des amis au « Petit Canot », lieu de rencontre pour les vieux du village.





Ferme familiale à Sainte-Madeleine



Roland, Lomer et Gérard Tétreault



Lucrèce, Alfréda, Jérémie et Jeanne-D'Arc Tétreault



Robert Tétreault

« Une surprise fut que, vers la fin du XIX^e siècle, plusieurs Canadiens français, incluant quelques descendants de notre ancêtre Louis Tetreau, ont pris la décision de quitter la Montérégie au Québec afin de s'établir dans l'État du Montana, dans l'Ouest américain. »

Lorsque j'ai commencé à faire de la recherche pour mon arbre généalogique il y a moins de cinq ans, je fus réellement étonné par les découvertes que j'ai faites. Une surprise fut que, vers la fin du XIX^e siècle, plusieurs Canadiens français, incluant quelques descendants de notre ancêtre Louis Tetreau, ont pris la décision de quitter la Montérégie au Québec afin de s'établir dans l'État du Montana, dans l'Ouest américain. Pourquoi le Montana? Imaginez la réaction de l'épouse lorsque son mari vient lui dire : « Chérie, ramasse les p'tits, on déménage au Montana! » Sa réaction fut probablement : « C'est quoi, Montana? Où est Montana? »

Des Canadiens français au Montana

Il y eut tant de Canadiens français qui se rendirent au Montana qu'ils devinrent la majorité des citoyens dans certains villages. Cela n'était nulle part plus évident que dans le village bien nommé de Frenchtown¹. Le recensement fédéral à Frenchtown pour l'année 1900 indique que plus de la moitié des résidents étaient des francophones et portaient des noms de famille comme Gauthier, Cousineau, Turmelle, Labrie, Gagnon, Plouffe, Dumouchel, Hamel, Cyr, Longpré et, évidemment, Tétrault, parmi beaucoup d'autres. La langue parlée dans la rue et celle du commerce était évi-

demment le français.

Comme chez eux au Québec, la grande célébration annuelle à Frenchtown était celle du 24 juin, la fête de la Saint-Jean-Baptiste, le saint patron de tous les Canadiens français. Ils avaient même leur propre église, convenablement nommée Saint-Jean-Baptiste. D'après le recensement de 1900, la grande majorité des travailleurs étaient des cultivateurs, journaliers, bouchers, forgerons, mineurs, bûcherons et travailleurs de scierie.



Église Saint-Jean-Baptiste

Est-ce étonnant que quelques-uns fussent même identifiés comme *saloon keepers* (barmans)? En effet, après une dure semaine de travail, il n'était pas surprenant de voir les hommes se rassembler dans les bars (saloons) et les hôtels des plus grandes villes, telles Missoula et Butte². Un des sites populaires dans le centre-ville de Butte fut

l'Hôtel Dumas, établi par deux Québécois, les frères Joseph et Arthur Nadeau. Or, la personne qui dirigeait l'entreprise au jour le jour était l'infâme « Madame » Délia Dumas, l'épouse de Joseph Nadeau. Il n'est pas nécessaire de décrire ici de manière détaillée les services rendus dans l'établissement de Madame Délia!

Sur une note plus sérieuse, qu'est-ce qui a amené tous ces gens au Montana? Pourquoi les hommes déracineraient-ils leur famille et traverseraient-ils un vaste continent pour faire face à un futur incertain, à presque 2000 miles de leur foyer? Pourquoi quitteraient-ils une situation stable qu'ils avaient déjà en main? Afin de répondre à quelques-unes de ces questions, jetons un coup d'œil à la naissance du Montana.

Début de l'histoire du Montana

Avant 1800, peu d'Européens visitaient le territoire que deviendrait le Montana. C'était la région nord-ouest d'un vaste territoire obtenu de la France par les États-Unis lors de la vente de la Louisiane³ en 1803. Cette transaction signifia que l'immense région à l'ouest du fleuve Mississippi jusqu'aux montagnes Rocheuses (828



L'achat de la Louisiane par les États-Unis

000 miles carrés) devint soudainement un territoire américain, doublant ainsi la superficie des États-Unis. Alors que l'Espagne contrôlait toujours la portion sud-ouest du continent nord-américain, seul l'invisible 49^e parallèle⁴ au nord séparait ce territoire américain peu peuplé de celui des plaines canadiennes équivalentes. Dans le vaste territoire borné par les plaines des Dakotas à l'est jusqu'aux collines au pied des montagnes Rocheuses à l'ouest, la région qui devint le Montana fut occupée par les Premières Nations, principalement les Lakota Sioux, les Northern Cheyennes, les Arapahos et les Nez Percés. Or, bientôt, tout cela allait changer.

En 1804, le président américain Thomas Jefferson approuva une expédition d'une durée de deux ans afin d'explorer l'Ouest américain. Deux hommes très compétents furent nommés par le président pour accomplir cette mission : Meriwether Lewis et William Clark. L'expédition de Lewis et Clark⁵ fut mandatée pour découvrir un trajet aboutissant à l'océan Pacifique. Ce

faisant, elle devait documenter l'expédition (la géographie, les animaux et la végétation) ainsi qu'interagir pacifiquement avec les Premières Nations tout au long du voyage. Au printemps de 1805, ils quittèrent la ville de Saint-Louis et naviguèrent sur le fleuve Missouri en amont, se dirigeant vers le nord-ouest des régions inexplorées. Ayant finalement traversé les montagnes Rocheuses, ils rejoignirent l'océan Pacifique en novembre 1805. Lors du voyage de retour, ils suivirent une route plus au nord en passant par le Montana afin de compléter leur incroyable voyage de 8000 miles. En septembre 1806, les héros reçurent tout un accueil lors de leur rentrée à Saint-Louis.

L'arrivée des spéculateurs et des colons

Au début, le développement de ce vaste territoire peu peuplé fut lent. Des trappeurs établirent des postes de traite, puis les missionnaires y introduisirent des missions. Vint ensuite la découverte de l'or en Californie en 1848. Saisis par la fièvre de l'or, les hommes se

dirigèrent vers l'Ouest en troupes, initialement vers la Californie, puis vers le nord-ouest. Lorsque la ruée vers l'or en Californie prit fin, les prospecteurs découvrirent de l'or dans le territoire du Montana en 1858. Cela fut rapidement suivi par d'importantes découvertes d'argent et de cuivre.

Depuis les premiers contacts par Lewis et Clark, les rapports entre les Premières Nations et la population blanche de cette région furent pour la plupart cordiaux. Toutefois, avec l'arrivée des bateaux à vapeur sur le fleuve Missouri, suivie de l'avènement du chemin de fer vers les années 1870, les hommes arrivèrent de partout en masse à la recherche d'une fortune rapide. Les Premières Nations furent mécontentes de voir les prospecteurs et les spéculateurs qui faisaient intrusion partout dans leurs terrains de chasse traditionnels. Alors que les traités territoriaux antérieurs entre le gouvernement américain et les Premières Nations étaient pour la plus grande part respectés, soudain, les spéculateurs ignoraient – parfois de façon délibérée – les limites fixées par ces traités. Ce manque de contrôle par le gouvernement fédéral américain sur les spéculateurs exubérants mena éventuellement à de graves conflits avec la population autochtone dans cette région.

La guerre avec les Premières Nations

Plusieurs Premières Nations eurent assez de la violation de leur territoire et décidèrent d'attaquer des villages isolés

« Saisis par la fièvre de l'or, les hommes se dirigèrent vers l'Ouest [...] »

« Ils furent également rejoints par d'autres hommes provenant de la Grande-Bretagne, de l'Europe, du Canada (Ontario et Québec) et même du Japon! »

dans le Montana. À son tour, le gouvernement fédéral répondit en envoyant plusieurs unités de la cavalerie au nord-ouest afin d'éliminer ce qu'il percevait comme des



Custer

escarmouches isolées. En juin 1876, le lieutenant-colonel George Armstrong Custer dirigea sa cavalerie dans une attaque contre un grand rassemblement de Lakota Sioux, de Northern Cheyennes et d'Arapahos, près de la rivière Little Bighorn, située dans le sud du territoire du Montana. Malheureusement pour elle, la cavalerie américaine sous-estima sérieusement la taille de la force ennemie. Sous la direction combinée des chefs sioux Sitting Bull et Crazy Horse, non seulement les Premières Nations résistèrent à l'assaut de la cavalerie, mais elles décimèrent en entier la force d'invasion. En quelques heures, ce jour-là, les 262 cavaliers périrent, incluant Custer. Les pertes autochtones furent de moins de 50.

Or, ce fut la dernière grande victoire pour les Premières

Nations au Montana. Enragé, le gouvernement fédéral envoya rapidement des renforts massifs, sous la direction du héros de la Guerre de Sécession, le général William Tecumseh Sherman. Le sort des Premières Nations fut finalement scellé.

Le chef Crazy Horse fut capturé un an plus tard et serait mort en essayant de s'échapper. Pendant ce temps, le chef Sitting Bull et 400 de ses partisans s'enfuirent vers le Territoire du Nord-Ouest canadien⁶, dans une région appelée aujourd'hui la Saskatchewan. Sitting Bull revint quelques années plus tard pour participer aux négociations de paix. Moins de cinq ans après la bataille de Little Bighorn, un traité de paix fut signé et les Premières Nations impliquées dans le conflit furent contraintes de s'installer sur des réserves à travers les plaines et le nord-ouest des États-Unis, incluant le Montana.



Sitting Bull

Le Montana devient le 41^e État

Grâce à l'élimination effective de la menace autochtone et à une forte présence militaire fournissant un semblant de stabilité et d'ordre dans la région, le chemin de fer atteignit enfin Butte vers la fin de 1881. Le gouvernement fédéral américain accorda le statut d'État au Montana le 8 novembre 1889.

Les principales activités du nouveau 41^e État purent désormais se dérouler sans entrave. Les découvertes précédentes de grandes quantités de minerai de cuivre permirent aux hommes d'entrer dans les mines et de construire des fonderies et des raffineries afin de satisfaire la demande toujours croissante du cuivre, matière essentielle pour les câbles utilisés dans les réseaux d'électricité, du télégraphe et du téléphone. De grosses quantités de bois furent essentielles afin de supporter les puits de mine. Cela créa une demande de main-d'œuvre pour des bûcherons et des travailleurs de scierie. D'autres virent leur avenir dans l'élevage de bétail et l'agriculture.

La grande majorité des hommes arrivant dans ce nouveau territoire vinrent des régions du Midwest et de l'Est des États-Unis. Ils furent également rejoints par d'autres hommes provenant de la Grande-Bretagne, de l'Europe, du Canada (Ontario et Québec) et même du Japon!

L'exode des Canadiens français du Québec

Dès le milieu du XIX^e siècle, les Canadiens français commencèrent à chercher des pâturages plus verts en Nouvelle-Angleterre et dans le Midwest américain (Illinois, Nebraska, etc.). Tel que bien décrit par notre collègue Geneviève Tétrault dans son article⁷ dans le bulletin d'avril 2015, les grandes familles canadiennes-françaises, de plus en plus nombreuses, manquèrent de terres cultivables, particulièrement celles situées dans la vallée du Saint-Laurent et du Richelieu.

Durant les décennies 1870 et 1880, le chemin de fer facilita la tâche des recruteurs de main-d'œuvre aux États-Unis à encourager les Canadiens français à prendre des emplois dans les usines de textile en croissance au Massachusetts et au Rhode Island. Quelques-uns choisirent l'industrie forestière dans le Maine, tandis que d'autres déplacèrent leur famille au sud-ouest de l'Ontario, où des terres étaient encore disponibles et où le climat était plus favorable à la culture des légumes.

Certains Canadiens français firent un plus long périple en déplaçant leur famille entière à travers le continent jusqu'au nouveau territoire du Montana. Ils s'enracinèrent à Huson, Missoula, Anaconda, Deer Lodge, Great Falls, Kalispell et, tout particulièrement, Frenchtown. Comment avaient-ils connu le Montana? Était-ce une campagne de recrutement? Ou était-ce le bouche-à-oreille? Quelle que fût la méthode utilisée, un nombre important de Canadiens français se déplacèrent au Montana, vers la

fin de la décennie 1860 jusqu'à la fin du siècle. À quelques exceptions près, la vaste majorité ne reviendrait pas au Québec.

La famille de Gédéon Tétrault et Louise Trahan

Probablement aucune autre famille parmi le grand clan des Tétrault n'illustre aussi bien le déplacement au Montana que celle de Gédéon Tétrault (1817-1899). Il était le fils de Pierre Tétrault (1789-1855) et de Josephite Beausoleil (1792-1849). En 1843, Gédéon épousa Marie-Louise Trahan (1824-?), la fille de Jean-Baptiste Trahan (1779-1872) et de Marie-Joséphine Therrien (1785-1861). Ils s'installèrent dans la vallée du Richelieu et, entre 1846 et 1870, ils eurent 11 enfants : 6 garçons et 5 filles. Huit de leurs enfants vont se marier, tous en Montérégie, au Québec.

Au total, 7 des 11 enfants de Gédéon répondirent à l'appel du Montana. Parmi les quatre autres enfants, seule l'aînée Domithilde se maria et demeura au Québec pour le reste de sa vie. En 1865, elle épousa Moyse Thibodeau. Ensemble, ils élevèrent une famille de 10 enfants. Deux de ses plus jeunes frères, Joseph et Napoléon, moururent à l'adolescence et furent inhumés à Farnham. Concernant le quatrième enfant, Édouard, le recensement canadien de 1901 l'inscrit comme célibataire vivant à Saint-Jean-d'Iberville avec sa mère, la veuve Louise Trahan, âgée de 77 ans. Il mourut en 1903 à 39 ans et fut inhumé à Saint-Jean-sur-Richelieu.

Vers le Montana

Le premier des enfants de Gédéon et de Louise à s'aventu-

rer vers le Montana fut le fils aîné, **Moïse** (1847-1920). Âgé de 21 ans, il y arriva en 1868 et devint un ouvrier agricole. Il y travailla jusqu'à l'hiver de 1885-1886 lorsque, tout à coup, il retourna à Farnham afin d'épouser Joséphine Chevalier (1850-1942). Dans le registre paroissial, lors de leur mariage le 8 mars 1886, le prêtre inscrivit « *Moïse Tétrault, cultivateur domicilié à Frenchtown, Montana, aux États-Unis* ». La même année, Moïse ramena sa nouvelle épouse avec lui à Frenchtown, où ils eurent éventuellement deux enfants : un garçon et une fille. Pour le reste de sa vie, Moïse fut connu sous le nom « Mose » Tétrault. Le recensement de 1910 indique qu'il devint un charpentier.

Le deuxième enfant de Gédéon qui se rendit dans l'Ouest fut **Rosalie** (Marie Rose) (1849-?). Elle épousa Jean-Baptiste Lebert (1854-1933) à Farnham en 1873. Ils eurent deux enfants à Farnham avant de déménager à Tilbury, dans le sud-ouest de l'Ontario, où naîtra un fils en 1879. Or, en 1882, ils se retrouvèrent tous à Huson, Montana, où deux autres fils naquirent. La date et le lieu de décès de Rosalie sont inconnus. Tout ce que nous savons, c'est qu'en 1898 Jean-Baptiste prit une nouvelle épouse et qu'ils eurent trois autres enfants. Le recensement de 1920 pour Frenchtown indique que Jean-Baptiste fut un ouvrier agricole.

Le plus mystérieux de tous les enfants fut **Gédéon** fils (1851-?). En 1875, il épousa Rosalie Poirier (1860-?) à Saint-Alexandre, au

« *Le plus mystérieux de tous les enfants fut Gédéon fils (1851-?).* »

« *Quelle période difficile ce dut être pour les parents Gédéon (père) et Louise!* »



La cabane de Jed

Québec. Le couple eut deux fils au Québec avant de se rendre à Chatham, en Ontario, où une fille naquit en 1880. Ensuite, la famille déménagea au Montana, où deux autres fils verront le jour avant 1885. Après cette date, toute information sur le couple n'est que pure conjecture. On ne retrouve aucun document concernant Rosalie. En ce qui concerne Gédéon, on retrouve des listes d'annuaire de la ville de Missoula pour 1927 et 1929 indiquant un nommé Gideon Tetrault. Aussi, il y avait des rumeurs dans les bois du Montana au sujet d'un vieux trappeur nommé « Jed » Tetrault⁸, qui était réputé être impliqué dans la production de *moonshine* (alcool prohibé)...

En 1875, la jeune sœur **Élodie** (1853-1936) épousa Alexis Jetté (1854-1907) à Farnham. Deux fils naquirent au Québec, avant qu'ils se

rendent à Frenchtown vers 1882. Là, deux filles et un garçon naquirent, suivis par deux autres garçons à Missoula. Alexis fut enregistré comme éleveur de bétail.

En 1883, **Delphis** (1860-1953) épousa Émérite Gense (1868-1932) à Farnham. Trois enfants naquirent là avant que la famille arrive à Frenchtown vers 1889. Ensuite, quatre autres enfants virent le jour à Frenchtown. Connu de la famille et des amis sous le prénom « Dolphis », il fut un ouvrier agricole et demeura un plaisantin et un farceur toute sa vie, malgré son vieil âge.

Éléa (1867-1917) épousa Alexandre Samoisette (1865-1945) à Sainte-Sabine le 21 mars 1889. Ils eurent deux filles au Québec avant d'arriver à Butte en 1896. Plus tard, la famille déménagea à Great Falls, Montana. Alexandre fut un charpentier.

Finalement, la plus jeune, **Joséphine** (1870-1953), épousa Joseph Lagüe (1868-1939) le 19 février 1889, aussi à Sainte-Sabine, et seulement quatre semaines avant le mariage de sa sœur aînée Éléa. Entre 1890 et 1912, ils eurent 8 enfants : 4 garçons et 4 filles. La famille arriva au Montana en 1893 et s'installa à Frenchtown. En 1910, on la retrouve à Missoula et, en 1920, à Anaconda. Le certificat de décès de Joseph Lagüe, daté du 14 novembre 1939, indique qu'il était un charpentier retraité.

Le nid vide

Quelle période difficile ce dut être pour les parents Gédéon (père) et Louise! Ils virent, un après l'autre, sept de leurs enfants quitter le pays avec leur jeune famille afin de se rendre de l'autre côté du continent. Ils ne les reverraient jamais. Ils devaient sûrement espérer qu'ils retrouvent un meilleur destin comme nouveaux colons au Montana qu'avec eux en Montérégie. Gédéon décéda le 21 novembre 1899 à Saint-Jean-sur-Richelieu. Louise Trahan l'a probablement suivi peu de temps après. Cependant, nous ne retrouvons pas les documents qui indiqueraient la date et le lieu de son décès⁹.

Or, pour leurs enfants et les générations subséquentes de ces descendants de Louis Tetreau dans l'extrême ouest de l'Amérique, l'ambitieux déménagement au Montana fut le début d'une toute nouvelle occasion de s'enraciner dans les vastes plaines, qui seront connues à jamais sous le nom de Big Sky Country¹⁰.

Photos (crédits)

Vente de la Louisiane = Natural Earth and Portland State University
 Custer = Bettman Archives
 Sitting Bull = Wikimedia Commons
 Église Saint-Jean-Baptiste = clarkforkcatholic.com
 La cabane de Jed Tetrault = *Frenchtown Valley Footprints* (Frenchtown Historic Society, 1976)

Notes

¹ Frenchtown fut établie vers 1858 lorsque deux Canadiens français, Jean-Baptiste Ducharme et Louis Brown (son père était un Québécois anglophone et sa mère était une Québécoise francophone), déménagèrent leur famille métissée dans le territoire du Montana afin d'éviter de nouvelles escarmouches avec les autorités américaines sur la côte du Pacifique. Avec l'arrivée d'autres Canadiens français à Frenchtown, on y construisit une petite église (Saint-Louis) en 1864 et un bureau de poste en 1868. Lors des trois décennies qui suivirent, des centaines de Canadiens français, certains célibataires et d'autres en famille, s'établirent à Frenchtown et dans d'autres villages au Montana. Une plus grande église, Saint-Jean-Baptiste, fut construite en 1884. Frenchtown est située à environ 20 miles au nord-ouest de la ville de Missoula.

² La ville de Butte est située sur une colline, d'où son nom. Vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, Butte fut connue comme « la colline la plus riche au monde », à la suite de la découverte de vastes gisements de minéraux dans la région. Des centaines d'hommes devinrent très riches grâce à l'industrie minière de Butte.

³ La période historique menant à la vente de la Louisiane est un peu compliquée. Au début, de 1699 à 1762, la France contrôlait le territoire de la Louisiane. Cette dernière fut cédée à l'Espagne lorsque la France perdit sa colonie nord-américaine, la Nouvelle-France, aux mains des Anglais. En 1800, Napoléon regagna la Louisiane, mais il dut ensuite la vendre rapidement aux États-Unis en 1803 pour 15 000 000 \$ afin d'aider à financer sa guerre contre la Grande-Bretagne.

⁴ Après la signature du *Traité d'Oregon* en juin 1846, les gouvernements de la Grande-Bretagne et des États-Unis d'Amérique en arrivèrent à une entente mutuelle reconnaissant le 49^e parallèle comme étant la frontière officielle entre le Canada et les États-Unis, à l'ouest des Grands Lacs. Cette frontière s'étendit vers l'ouest jusqu'à l'océan Pacifique.

⁵ Lewis et Clark sélectionnèrent une forte équipe (45 personnes au total) : 27 soldats, un équipage dédié pour ramer leurs bateaux, un guide et interprète canadien-français nommé Toussaint Charbonneau ainsi que Sacagawea, l'épouse de Charbonneau, une autochtone shoshone qui pouvait parler au moins deux langues autochtones. Elle devint l'interprète principale de l'équipe alors qu'ils s'aventurèrent profondément dans des territoires inconnus. Malgré une expédition de 8000 miles, l'équipe ne subit qu'un seul décès en raison d'une infection au tout début du voyage.

⁶ Sitting Bull et ses partisans fuirent vers le nord et traversèrent le 49^e parallèle dans la partie sud du vaste Territoire du Nord-Ouest canadien. En 1905, cette région fut subdivisée par le Canada afin de créer les nouvelles provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan.

⁷ *Nos ancêtres patriotes*, bulletin de l'ADLT, vol. 17, n° 1 (avril 2015).

⁸ Dans *Frenchtown Valley Footprints* (Frenchtown Historic Society, Mountain Press Printing, 1976), on retrouve une photo de trois hommes devant une cabane réputée appartenir à un vieux trappeur nommé « Jed » Tetrault. Deux de ces hommes sont identifiés comme Fred et Alex Lebert, fils de Jean-Baptiste Lebert et de Rosalie Tétrault. Puisque Rosalie était la sœur aînée de Gédéon Tétrault, il ne serait pas anormal que les deux neveux se tiennent devant la cabane de leur « oncle Jed » afin de se faire photographier. Cela semblerait indiquer que le mystérieux « Jed » Tetrault serait en effet Gédéon Tétrault fils (1851-?).

⁹ Le dernier enregistrement disponible pour Marie-Louise Trahan serait le recensement canadien de 1901. Dans ce dernier, âgée de 77 ans, elle fut inscrite comme veuve et domiciliée avec son fils Édouard à Saint-Jean-d'Iberville, au Québec.

¹⁰ L'expression *Big Sky Country* (Territoire au grand firmament) apparut pour la première fois en 1962 lors d'une campagne publicitaire de la voirie de l'État du Montana (Montana State Highway Department). Elle faisait allusion à une vaste vue dégagée du firmament qui semble dominer le paysage dans cette région. L'expression fut affichée pour la première fois sur les plaques d'immatriculation du Montana en 1967.

TITRE D'ASCENDANCE

GÉDÉON TÉTRAULT

Mathurin Tetreau et Marie Bernard
Tessonnière, département Deux-Sèvres, France, le 29 janvier 1620

Louis Tetreau
Noëlle Landeau (*Jean et Marie Aubert*)
Trois-Rivières, le 9 juin 1663

Joseph-Marie Tetreau dit Ducharme
Anne Jarret dit Beauregard (*André et Marguerite Anthiaume*)
Notre-Dame de Montréal, le 12 juin 1700

Louis Tetreau dit Ducharme
Anne-Marguerite Fontaine dit Bienvenu (*Pierre et Marguerite Gentes*)
Contrecoeur, le 23 février 1721

Joseph Tetreau dit Ducharme
Marie-Catherine Lussier (*Christophe et Élisabeth Guyon*)
Verchères, le 20 juin 1757

Louis-Gabriel Tetreau
Charlotte Paquet dit Larivière (*Louis et Élisabeth Piedalue*)
Chambly, le 23 août 1785

Pierre Tetreau
Josephthe Beausoleil (*Joseph et Rose Gaudreau*)
L'Acadie, le 3 août 1812

Gédéon Tétrault

Tragédie familiale chez les Tétrault de Sainte-Sabine en 1891

Cette année, la pandémie de COVID-19 a surpris le monde entier en ravageant les pays les uns après les autres. Le Canada et les États-Unis n'ont pas été à l'abri de la dévastation infligée à d'innombrables familles à travers le monde.

Le coronavirus aura été particulièrement mortel pour les personnes plus âgées d'entre nous. Au moment de la rédaction de cet article, plus de 80 % des victimes au Canada étaient des personnes vivant dans des résidences pour les personnes âgées ou dans les établissements de soins prolongés. Nous prions pour que nos lecteurs soient épargnés par la perte d'un être cher en ces temps difficiles.

Il y a un siècle, une pandémie a eu des conséquences directes sur l'histoire de ma famille. Mon père Pierre Tétrault (1918-1994) ne connut pas son père Raoul (1888-1918). En grandissant à Farnham au Québec, son frère, sa sœur et lui furent privés de l'amour d'un père en raison de l'épidémie de grippe espagnole. Raoul Tétrault était âgé de 30 ans et en bonne santé lorsqu'il décéda subitement le 29 octobre 1918¹. Il fut l'une des victimes de la pandémie de cette époque.

À ce moment-là, mon père avait 4 mois, ma tante Nancy

16 mois et mon oncle Hubert 30 mois. La pandémie, qui coïncidait avec la fin de la Première Guerre mondiale, toucha également de nombreuses familles à travers le monde. Étonnamment, contrairement à la COVID-19, qui tend à être fatale pour les personnes âgées, la grippe espagnole attaqua majoritairement les jeunes adultes en pleine santé.

Il y a quelques mois, alors que je faisais des recherches dans l'arbre de la famille Tetreau pour rédiger un article au sujet des nombreux descendants qui, vers la fin du XIX^e siècle, accomplirent le long voyage vers l'État du Montana, je suis tombé accidentellement sur une histoire tragique impliquant les enfants d'une famille particulière. Que s'est-il passé à Sainte-Sabine en mai 1891, à quelques kilomètres d'où mon père allait grandir? En moins d'une semaine, une famille Tétrault subit la perte de tous ses enfants!

D'abord, regardons le jeune couple qui dut supporter le fardeau de cette perte déchirante. Jean-Baptiste Tétrault (1854-1917) épousa Marie Gince (1856-?) le 21 octobre 1879 à Sainte-Angèle-de-Monnoir. Jean-Baptiste était le fils de Zéphirin Tetreau (1813-1878) et d'Euphrosine Bédard (1817-1879). Marie était la fille de Michel Gince et d'Onésime Gervais, et la

sœur aînée d'Émérite Gince/Gence (1868-1932), épouse de Delphis Tétrault² (1860-1953).

Le 1^{er} septembre 1880, Jean-Baptiste et Marie accueillirent leur premier enfant, Zéphirin Théophile, vraisemblablement nommé d'après son grand-père paternel. L'année suivante, une fille naquit et fut baptisée Marie Médérise. En juin 1883, un deuxième fils vit le jour; on le nomma Joseph Stanislas. Malheureusement, comme ce fut souvent le cas à l'époque, leur fille Médérise décéda en bas âge, quelques mois après la naissance de Joseph. Les parents ignoraient alors que ce n'était là que le début des souffrances pour leur famille.

Vinrent ensuite Marie Rosalie, née le 2 février 1885, puis deux autres garçons : Louis en 1887 et Joseph Delphis en décembre 1888. Selon l'acte de baptême de Delphis, ses parrain et marraine étaient ses oncle et tante Delphis Tétrault et Émérite Gince, lesquels migreront au Montana l'année suivante. Malheureusement, le bambin Delphis ne vivra que quatre semaines. Il décéda le 19 janvier 1889. Pour une seconde fois, la famille Tétrault dut inhumer un jeune enfant.

Un an plus tard, un fils, Eugène Amédée, naquit en



Robert Tétrault

« Que s'est-il passé à Sainte-Sabine en mai 1891, à quelques kilomètres d'où mon père allait grandir? »

juillet 1890. Enfin il y eut de la joie dans la famille Tétrault. Il y avait maintenant cinq enfants, apparemment en bonne santé, que Jean-Baptiste et Marie élèvent dans leur foyer à Sainte-Sabine. Le 25 avril 1891, le recensement canadien pour Farnham ouest indiquait le

Eugène Amédée : décédé le 9 mai 1891; inhumé le 10 mai; témoins : Jean-Baptiste Tétrault (père), Amédée Bessette et Henri Masse.

Zéphirin : décédé le 10 mai 1891; inhumé le 10 mai; témoins : Jean-Baptiste Tétrault (père), Amédée Bessette et Henri Masse.

Rose (Rosalie) : décédée le 10 mai 1891; inhumée le 11 mai; témoins : Jean-Baptiste Tétrault (père) et Amédée Bessette.

Nous ne connaissons peut-être jamais la cause précise du décès des cinq enfants en mai 1891. Cependant, afin de mieux comprendre cette série d'événements malheureux, j'ai décidé de faire une revue complète du registre paroissial de Sainte-Sabine pour l'année en question. En 1891, le registre contenait 21 actes de baptême, 4 actes de mariage et 22 actes de sépulture.

En lisant chacun des actes de sépulture, un nouveau portrait se dessine : 21 des 22 personnes inhumées en 1891 dans le village de Sainte-Sabine étaient des enfants de 10 ans ou moins! Le tableau 1 résume chacune des inhumations. L'année précédente, par comparaison, ce même registre contenait seulement 7 actes de sépulture : 4 adultes et 3 enfants.

Quelle tragédie pour un petit village de quelques centaines d'habitants! On peut présumer que la majorité des 21 enfants ont été victimes d'une épidémie d'une maladie infantile qui aurait épargné la population adulte. D'après le tableau, on peut aussi constater que trois autres familles (Brault, Campbell et Rainville) auraient souffert de la perte de deux enfants. Or, la famille qui a souffert la plus grande perte en 1891 fut évidemment celle de Jean-Baptiste Tétrault et de Marie Gince.

Pour terminer, si un de nos lecteurs possède de l'information (documents, vieux

1891	Tétrault-Jean-Baptiste	M	25	M	-	
..	Marie	F	25	M	-	W
..	Zéphirin	M	10	-	-	S
..	Joseph	M	7	-	-	S
..	Rosalie	F	5	-	-	S
..	Louis	M	4	-	-	S
..	Amédée	M	1	-	-	S

Qu'est-il arrivé? Un incendie de maison? Une épidémie? Ont-ils tous succombé à une maladie infantile, désormais facilement évitable avec les vaccins modernes d'aujourd'hui? Le registre paroissial est muet concernant la cause du décès pour chacun de ces enfants. Quelle tragédie pour les parents Jean-Baptiste et Marie, qui survécurent à tous leurs enfants! Seulement entre septembre 1883 et mai 1891, ils perdirent leurs sept enfants. Perdre un enfant est dévastateur. En perdre cinq en l'espace d'une semaine est inimaginable. Et pour perdre les sept en tout, il n'y a pas de mots...

Malgré cette horrible tragédie, Jean-Baptiste et Marie eurent trois autres enfants dans les années suivantes : Henri (1892), Napoléon Édouard (1894) et Alfred Philias (1895). Ces deux derniers vécurent jusqu'à l'âge de 80 ans.

prénom et l'âge des cinq enfants : Zéphirin (10 ans), Joseph (7 ans), Rosalie (5 ans), Louis (4 ans) et Amédée (1 an).

Puis, moins de deux semaines après le recensement, une tragédie frappa à nouveau la famille : les cinq enfants décédèrent en l'espace de quatre jours! Leurs actes de sépulture furent enregistrés les uns après les autres dans le registre de la paroisse Sainte-Sabine. Voici un résumé des entrées :

Joseph : décédé le 7 mai 1891; inhumé le 8 mai; témoins : Jean-Baptiste Tétrault (père) et Amédée Bessette.

Louis : décédé le 7 mai 1891; inhumé le 8 mai; témoins : Jean-Baptiste Tétrault (père) et Amédée Bessette.

« Qu'est-il arrivé? Un incendie de maison? Une épidémie? Ont-ils tous succombé à une maladie infantile, désormais facilement évitable avec les vaccins modernes d'aujourd'hui? »

journaux, histoires orales, etc.) concernant l'événement qui serait à l'origine de cette tragédie-

die, nous serions heureux d'en être informés et de publier une mise à jour. D'ici là, les circons-

tances entourant la tragédie à Sainte-Sabine demeurent un mystère.

	Nom	Décès	Sépulture	Âge	Groupe d'âge
S1	Léopold Brault	7 jan 1891	8 jan 1891	22 mois	enfant
S2	Anna Exilda Brault	18 jan 1891	19 jan 1891	4½ ans	enfant
S3	Hormidas Campbell	14 fév 1891	15 fév 1891	18 mois	enfant
S4	Moïse Houle	15 fév 1891	17 fév 1891	2½ mois	enfant
S5	Louise Campbell	19 fév 1891	21 fév 1891	3 ans	enfant
S6	Victoria Joséphine Bonin	27 fév 1891	28 fév 1891	1 mois	enfant
S7	Léonie Émond	19 mar 1891	21 mar 1891	15 jours	nouveau-né (*)
S8	Pierre Rainville	27 avr 1891	28 avr 1891	8 mois	enfant
S9	Léona Rainville	30 avr 1891	1 mai 1891	2 ans	enfant
S10	Joseph Stanislas Tétrault	7 mai 1891	8 mai 1891	8 ans	enfant
S11	Louis Tétrault	7 mai 1891	8 mai 1891	4 ans	enfant
S12	Zéphirin Théophile Tétrault	10 mai 1891	10 mai 1891	10 ans	enfant
S13	Eugène Amédée Tétrault	9 mai 1891	10 mai 1891	10 mois	enfant
S14	Rose Tétrault	10 mai 1891	11 mai 1891	6 ans	enfant
S15	Pierre Dufresne	24 mai 1891	25 mai 1891	?	enfant (**)
S16	Anonyme Masse	13 juin 1891	13 juin 1891	1 jour	nouveau-né
S17	Ernest Omer Boucher	26 juin 1891	27 juin 1891	2 mois	enfant
S18	Amanda Émond	19 sep 1891	21 sep 1891	4 mois	enfant (*)
S19	Anonyme Martin	28 sep 1891	29 sep 1891	1 jour	nouveau-né
S20	Napoléon Omer Santerre	29 sep 1891	30 sep 1891	1 mois	enfant
S21	Antoine Bricault	30 oct 1891	1 nov 1891	77 ans	adulte
S22	Laura Charpentier	6 nov 1891	8 nov 1891	6 ans	enfant

* Léonie Émond et Amanda Émond proviennent de deux familles différentes.

** Aucun âge est inscrit, mais l'acte mentionne que Pierre Dufresne est un enfant.

Note

1. L'acte de sépulture inscrit dans le registre paroissial de Farnham indique que Raoul est décédé le 29 octobre 1918, tandis que la date de décès indiquée sur son monument est le 27 octobre 1918.
2. Delphis Tétrault et Émerite Gince ont déménagé leur jeune famille au Montana en 1889. Ils sont devenus des pionniers dans le village francophone de Frenchtown.

Association des descendants de Louis Tetreau

Une carte de membre te permet :

- d'assister aux assemblées générales;
- de proposer des candidatures pour les postes d'administrateurs;
- de voter lors des assemblées;
- d'apprendre l'histoire de tes ancêtres;
- de recevoir le bulletin de l'Association;
- de découvrir de nouveaux cousins, cousines et amis;
- de participer aux activités sociales et culturelles de l'Association;
- de devenir membre d'une association dynamique;
- d'accéder à une base de données concernant plus de 75 000 individus.



**Retrouvez-nous sur
Facebook!**

<https://www.facebook.com/>

Pour nous joindre

« Les Tetreau disent... »
1862, boul. René-Gaultier, app. 5
Varenes, QC J3X 1N7
450 985-1319
joseetetreault@hotmail.com

L'équipe du bulletin

Responsable

Josée Tetreault

Mise en page et graphisme

Geneviève Tetreault

Traducteurs

Jacqueline Canu
Claire St-Cyr
Gérard Tetreault
Robert Tetreault

Révision linguistique

Gérard Tetreault
Robert Tetreault
Stéphanie Tetreault
Claire St-Cyr

Collaborateurs

Marcel Bouthillier
Pierrette Brière
Anne-Charlotte Éthier
Maéva Karivélil
Jean-Louis Savoie
Claire St-Cyr
Geneviève Tetreault
Gérard Tetreault
André Tetreault
Jacqueline Tetreault-Canu
Danielle Tetreault
Murielle Tetreault
Pierre Tetreault
Robert Tetreault
Stéphanie Tetreault

Postes Canada
N° de convention de la poste-publication : 40069967
Retourner les blocs-adresses à l'adresse suivante :
Josée Tetreault, 1862, boul. René-Gaultier, app. 5
Varenes, QC J3X 1N7
IMPRIMÉ - PRINTED PAPER SURFACE

BULLETIN D'ADHÉSION

2021

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DE LOUIS TETREAU

Cotisation annuelle : 25 \$

Renouvellement ☐ Nouvelle adhésion ☐ Changement d'adresse ☐ Don ☐

Nom : _____ Prénom : _____ N° de membre : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Province : _____

Pays : _____ Code postal : _____

Téléphone : _____ Courriel : _____

☐ J'autorise l'Association des descendants de Louis Tétreau à communiquer mes coordonnées aux autres membres de l'Association.

☐ Pour l'année à venir, moyennant un montant additionnel de 40 \$, je souhaite que ma carte professionnelle (d'affaires) apparaisse dans le bulletin « Les Tétreau disent... » ainsi que sur le site web de l'ADLT (avec un lien cliquable vers mon site personnel ou celui de mon entreprise, le cas échéant).

Je désire recevoir la correspondance : en français ☐ en anglais ☐

Ci-joint, mon chèque au montant de : _____

Date : _____ Signature : _____

Faites parvenir votre chèque ou mandat-poste,
libellé à l'ordre de l'Association des descendants de Louis Tétreau, à l'adresse ci-dessous :

Pierre Tétreault, 3310, rue Pacific, Saint-Hubert (Québec) J3Z 0E5

Tél. : 450 445-1863 Courriel : tetreaultpierre4@videotron.ca